

UNIVERSITÀ DELLA VALLE D'AOSTA  
UNIVERSITÉ DE LA VALLÉE D'AOSTE

DIPARTIMENTO DI SCIENZE UMANE E SOCIALI

CORSO DI LAUREA IN LINGUE E CULTURE  
PER LA PROMOZIONE DELLE AREE MONTANE

ANNO ACCADEMICO 2021/2022

TESI DI LAUREA

KALIPÉ : UNE EXPÉRIENCE D'ÉCOPOÉTIQUE VIRTUELLE  
À TRAVERS LES ALPES

Docente relatore: Prof.ssa FEDERICA LOCATELLI

Docente correlatore: Prof.ssa ROBERTA GRANDI

Candidato: JOËLLE MILLERET

19 H02 034



## Remerciements

Je tiens avant tout à exprimer toute ma gratitude à ma directrice de mémoire, Madame Federica Locatelli, qui a su m'encadrer et me suivre au cours de ce travail. Sa disponibilité, sa réactivité et ses conseils avisés m'ont guidée tout au long de ce parcours parfois compliqué mais toujours intéressant qu'est l'écriture d'un mémoire. Je souhaite aussi remercier Madame Roberta Grandi pour avoir lu mon mémoire. Mes remerciements vont également au Professeur Enrico Vezzetti pour le soutien et les suggestions lors de la réalisation du site *Kalipé*.

Enfin, je remercie tout spécialement ma famille, particulièrement ma mère et son copain, ma jumelle, ma grand-mère, mon fiancé et mon père – qu'aujourd'hui, tristement, il n'est pas parmi nous, mais qui a toujours veillé sur moi – de m'avoir supportée, dans tous les sens du terme. Leur patience et leur soutien indéfectible durant l'écriture de ce mémoire et, plus généralement, durant mes années d'études ont été précieux. Merci d'avoir été présents à tout moment pour apaiser mes doutes et me rassurer.



## Table des matières

Introduction .....	7
1. L'écocritique : tentatives de définition .....	9
1.1 Naissance du concept d' <i>écocriticism</i> et d'écopoétique .....	9
1.2 La géocritique et la géopoétique.....	11
1.3 Le rapport entre l'homme et la nature au fil des siècles .....	13
2. L'écosystème montagne.....	19
2.1 Les Alpes d'antan .....	19
2.2 Les Alpes d'aujourd'hui .....	33
3. Le tourisme littéraire.....	45
3.1 Sur quelques notions en matière de tourisme littéraire.....	45
3.2 Les Alpes valdôtaines .....	47
3.3 Le tourisme littéraire à l'ère de la Covid .....	49
3.4 Pour une nouvelle manière de voyager : <i>Kalipé</i> .....	51
3.5 Sensibilisation des jeunes envers les Alpes : projet éducatif.....	55
3.6 L'importance des livres .....	57
Conclusion.....	61
Bibliographie.....	65
Sitographie .....	67



*Si les modes d'expression des sentiments et des passions profondes peuvent être infinis,  
ceux concernant la montagne n'auront, également, jamais de fin.*

## Introduction

La passion de la montagne, véritable phénomène culturel, a rassemblé au fil du temps un nombre croissant d'adeptes inconditionnels qui, pour le travail ou pour le plaisir, lui ont consacré leur énergie, leur temps et leur argent. Le Mont Blanc fascine, intrigue et attire, depuis des siècles, les chercheurs, les alpinistes, les écrivains, les scientifiques, les illustres savants et les simples passionnés de la montagne<sup>1</sup>.

Étant donné que nous partageons cette passion profonde pour la montagne, nous avons choisi de dédier ce travail aux Alpes de la Vallée d'Aoste. Le climat change, les équilibres de la planète, qui nous a toujours accueillis, s'estompent. Face à ces bouleversements, le monde se soulève : une effrayante pandémie se déchaîne, peut-être pour nous rappeler que l'humain dépend toujours de la nature. D'ailleurs, l'homme ne peut vivre qu'en relation avec le milieu environnant. Toutefois, depuis longtemps, nous nous sommes concentrés sur les grands événements, les personnages célèbres et les conflits, en oubliant que l'évolution des sociétés se réalise en rapport avec le territoire. Dans ce contexte, il apparaît intéressant de comprendre dans quelle mesure la littérature pourrait pousser les individus à agir en faveur de la protection de l'environnement. Autrement dit, à travers cette étude, nous essayerons d'enrichir la réflexion sur les liens existants entre l'expérience de la nature passée et la relation présente à la nature, dans le souci d'identifier la littérature en tant que levier de sensibilisation à la protection de l'environnement.

Afin d'appréhender, d'abord, le lien entre l'homme et la nature, qui existe depuis longtemps, et ensuite de comprendre l'entrée de la problématique environnementale en littérature, la recherche aura pour but, avant tout, de présenter la naissance de l'*écocriticism* et de l'écopoétique. En particulier, dans le premier chapitre nous définirons ces courants critiques, en soulignant le lien avec le « géo » et en particulier avec ce qu'on nomme géopoétique et géocritique. De plus, nous verrons dans quelle mesure la littérature environnementale

---

<sup>1</sup> Vincenzo Réan, *Préface, Monte Bianco, Evoluzione di un mito, 1397-1899*, Libreria antiquaria Art Point, Aosta 1996.

américaine commence à produire des résonances dans la littérature française, et quels sont les auteurs et les écrits qui ont marqué ce domaine.

Ensuite, dans le deuxième chapitre nous nous arrêterons sur l'histoire et sur l'évolution de l'un des écosystèmes qui à présent est de plus en plus menacé, à savoir la montagne ; nous poursuivrons en dédiant une partie de notre analyse aux hommes et aux femmes qui ont écrit l'histoire des Alpes. Finalement, nous prendrons en considération les livres dédiés à l'évolution des Alpes, dès le XVIII<sup>e</sup> siècle à aujourd'hui, réflexion qui nous permettra de relever une attention aux questions environnementales, déjà relativement ancienne.

Comprendre l'histoire des Alpes, apprendre à quel moment les préoccupations écologiques apparaissent en littérature et analyser le « sentiment de la nature » seront des étapes nécessaires pour arriver au troisième chapitre, voué à l'étude du tourisme littéraire et à la présentation du projet du site *Kalipé*, créé en vue de suggérer un parcours littéraire virtuel dans les Alpes. En outre, à travers un lien sur le site on pourra lire la bande dessinée, réalisée avec l'aide des élèves fréquentant la 5<sup>e</sup>. Nous soulignerons, ainsi, l'importance de la littérature en tant que précieux levier de sensibilisation à la protection et à la préservation de la nature. Autrement dit, la littérature apportera aux lecteurs les éléments clés pour découvrir un souci réel, qui est resté, depuis si longtemps négligé, en vue de les responsabiliser à ce sujet. La littérature s'avérera alors essentielle pour réfléchir sur le rapport entre l'homme et la nature, pour recréer ou renforcer ce lien et pour solliciter une approche plus respectueuse de l'environnement.

Bien consciente que la recherche ne saurait être exhaustive, pour le vaste sujet qu'il s'est donné, l'œuvre est ouverte à un approfondissement ultérieur du thème choisi et à une collaboration avec les instituts scolaires et/ou scientifiques, afin de perpétuer ce dialogue entre l'homme et les Alpes, ces montagnes enchantées qui ont tant fasciné au fil des siècles.

## 1. L'écocritique : tentatives de définition

### 1.1 Naissance du concept d'*ecocriticism* et d'écopoétique

L'écocritique littéraire ou *ecocriticism* a été définie en 1989 par Cheryll Glotfelty, lors d'un congrès de la *Western Literature Association*, comme l'étude de la relation entre la littérature et l'environnement physique<sup>2</sup>. Cette tendance naît aux États-Unis dans la seconde moitié des années 1990, en s'appuyant sur la tradition de ce qu'on appelle la « *nature writing* », qui témoigne l'identité nationale des Américains, conçue en référence à la nature sauvage, à savoir la *wilderness*. Dès États-Unis l'*ecocriticism* se répand rapidement vers l'Angleterre. Cependant, le néologisme *ecocriticism* apparaît déjà au cours des années 1970 à travers les travaux sur l'écologie littéraire de Joseph Meeker et les travaux de William Rueckert, un chercheur qui a employé ce mot pour rapprocher les domaines de la littérature et de l'écologie. En effet, le XIX<sup>e</sup> siècle marque le début d'une période où les dangers qui pèsent sur l'environnement naturel touchent peu à peu l'intérêt de la société et d'une époque qui apporte un nouveau regard sur la nature. Autrement dit, au cours des dernières années, on a observé un intérêt renouvelé pour le monde concret, pour les faits humains et sociaux et pour la nature qui est de plus en plus menacée : la France, en 1821, mène la première enquête officielle sur le changement climatique. Cette attitude est liée à une augmentation de la production littéraire qui vise à la représentation du décor. D'ailleurs, de nombreux ouvrages témoignent d'une nouvelle attention envers les paysages littéraires et d'une réévaluation des rapports entre la littérature et la géographie. Le résultat a été un rapprochement de ces deux disciplines : d'un côté, la géographie qui voit la littérature comme la meilleure expression de la relation concrète et symbolique entre l'homme et les lieux, et de l'autre la littérature qui s'intéresse de plus en plus à l'espace où se déploie l'écriture.

Toutefois, si l'*ecocriticism* s'est développé dans l'univers anglo-saxon, il peine à trouver une place en France. D'abord, les études principales sur l'écocritique ont été écrites en anglais : ces œuvres anglo-saxonnes n'ont jamais été traduites en langue française, ce qui a partiellement empêché les chercheurs francophones d'y accéder. C'est pourquoi la plupart de noms des détracteurs qui ont élargi l'étude de ce qu'on appelle la « *nature writing* » à celui des risques environnementaux sont demeurés souvent inconnus. De plus, les chercheurs du domaine de

---

<sup>2</sup> Pierre Schoentjes, *Ce qui a lieu. Essai d'écopoétique*, Baptiste Lanaspèze (dir.), Wildproject, Marseille 2015, p. 21.

l'écocritique, comme par exemple le père de ces études Lawrence Buell, ont été moins des théoriciens que d'excellents lecteurs de la littérature américaine d'abord, anglaise ensuite. Pourtant, les critiques ne considèrent pas la littérature française, c'est-à-dire que les ouvrages d'écocritique ont d'autant moins de chances de se voir lire en France<sup>3</sup>. Encore, lorsque les théoriciens de l'*ecocriticism* se réfèrent à la nature, c'est souvent à une nature sauvage et vierge, quasiment inexistante dans la France rurale.

Toutefois, il est bien connu que cette région a toujours disposé d'une biodiversité – terme qui désigne toutes les formes de vie sur terre, notamment la diversité des gènes, des espèces et des écosystèmes, et leurs interactions – extrêmement riche. Le développement de l'agriculture et de l'élevage a altéré la biodiversité, à la suite des déboisements et de la naissance de nouvelles espèces, telles que le mouton, la chèvre, le blé et l'orge. De plus, grâce à l'essor du commerce et à l'exploration de nouveaux territoires, tel que l'Amérique, la France a accru son patrimoine naturel, dont elle a pu jouir jusqu'à aujourd'hui, du sommet des montagnes au fond des océans, des paysages naturels aux espèces animaux et végétaux.

D'ici la nécessité de développer une écocritique « francophone ». D'ailleurs, il n'existait pas d'équivalent dans les départements de Lettres en France, où la littérature était essentiellement étudiée dans son rapport avec la dimension sociale et historique et où on consacrait peu d'attention à la littérature d'inspiration écologique. Pour combler à cette lacune, dès le début du XXI<sup>e</sup> siècle, le monde académique a donné naissance à une nouvelle discipline nommée « écopoétique », qui étudie la littérature française dans son rapport avec l'environnement, en montrant comment et jusqu'à quel point la forme poétique du texte peut renvoyer aux éléments naturels et transcrire la nature. En effet, le but est celui de mettre au jour l'esthétique d'une poétique verte, plutôt que de se pencher sur les contenus. En particulier, l'écopoétique se consacre à l'analyse des formes poétiques par lesquelles les auteurs font parler le monde végétal et animal, de sorte qu'on puisse rendre visible l'actualité des questions d'écologie dans la littérature française, en mettant l'accent sur les questions de forme et d'écriture, c'est-à-dire sur la composante littéraire et esthétique de la représentation de la nature, plutôt que sur l'engagement et les implications éthiques et politiques.

Cependant, aujourd'hui les deux termes, d'écopoétique et d'écocritique, sont en concurrence, car leurs champs de recherche se chevauchent et s'influencent mutuellement, même si le terme « écopoétique » semble être, en France, un bon moyen pour échapper aux implications institutionnelles que caractérisent l'écocritique dans le monde académique anglo-

---

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 22.

saxon<sup>4</sup>. En plus, parler d'écopoétique permet de susciter des interrogations croisées avec d'autres disciplines, telles que la géocritique de Michel Collot et de Bertrand Westphal et la géopoétique de Kenneth White.

## 1.2 La géocritique et la géopoétique

Tout comme l'écocritique, dont le nom renvoie à la racine « éco », *oikos* en grec et signifiant « la maisonnée » ou bien « le lieu où on vit », la géocritique et la géopoétique – termes dont le préfixe *géo* renvoie au rapport avec la Terre – cherchent à rétablir et à mettre au centre de la réflexion le lien entre Homme et Terre, en accordant une place copieuse à la littérature et s'approchant aux questions environnementales.

La géocritique s'est développée parmi les comparatistes de Limoges pendant les années 2000, en particulier grâce à l'essayiste Bertrand Westphal qui lui confère le statut de discipline, lors d'un colloque en littérature comparée intitulé *La Géocritique, mode d'emploi*. Elle concerne l'étude du rapport entre les espaces réels-vécus et les espaces imaginaires-imagés, à partir des représentations littéraires et des approches intertextuelles. Autrement dit, la géocritique vise à redécouvrir et à réévaluer le rôle de l'espace – voire un territoire indéfini comprenant tous les objets – en littérature, dans l'objectif de mettre le lieu – c'est-à-dire une portion déterminée de l'espace caractérisée par une signification particulière pour l'Homme –, tel qu'il est représenté, au centre de l'analyse, en comparant les différents points de vue de plusieurs auteurs. C'est ainsi que les espaces observés prennent de la valeur aux dépens de l'observateur. D'ailleurs, elle propose des comparaisons parmi des représentations littéraires des lieux divers, en les conduisant vers une réalité géographique incorporée à un texte, vu que le réel est déjà façonné par la littérature. De plus, il est impératif de souligner que Bertrand Westphal, bien qu'il reconnaisse le rôle de l'imaginaire dans les « représentations de l'espace en littérature », tend à limiter leur étude à celle de « la représentation médiée d'un référent spatial (réalème) et /ou géographique<sup>5</sup> ». En effet, la géocritique envisage l'étude des espaces humains ayant un grand nombre de représentations, voire les villes, tandis que les lieux privilégiés de la géopoétique ont été les endroits des marges et les espaces naturels, tels que le rivage, la forêt, la montagne, ou bien d'autres. En outre, Bertrand Westphal propose quatre

---

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 24.

<sup>5</sup> Bertrand Westphal, J.-M. Grassin (dir.), *La Géocritique, mode d'emploi*, Presses universitaires de Limoges, Limoges 2000, p. 7.

points cardinaux pour analyser la représentation de l'espace et les rapports entre le réel et la fiction : la multifocalisation, qui compare les différents points de vue, en particulier en juxtaposant la vision de l'extérieur de l'écrivain-voyageur à la vision autochtone ; la polysensorialité, qui analyse les perceptions représentées dans le texte et qui vise à dépasser la dimension visuelle ; la stratigraphie, qui se dédie à l'étude des strates archéologiques et historiques propres au lieu examiné, à savoir les différentes couches temporelles et les diverses conceptions du temps élaborées du lieu ; finalement l'intertextualité, qui vise à aller au-delà des stéréotypes ou des images figées d'un espace donné.

La géopoétique aborde la relation que l'homme établit avec l'espace à travers ses pensées, ses émotions et ses expériences sensorielles et elle étudie le rapport entre l'espace et les formes et les genres littéraires. La géopoétique est un champ de recherche créé par l'écrivain, voyageur et philosophe écossais Kenneth White, qui, après avoir forgé le concept de « géopoétique » dans ses essais, en particulier dans le livre *La Route bleue* et dans *Le Plateau de l'Albatros*, a donné naissance à l'Institut International de Géopoétique en 1989. Par la suite, plusieurs centres de recherche se sont répandus partout, ainsi que le projet organisationnel d'un « archipel » d'ateliers à travers le monde, qui vise à appliquer l'idée géopoétique à divers contextes locaux. Si le néologisme « géopoétique » résulte de l'association de la racine *géo* voire « Terre » et du substantif « *poétique* », il serait un euphémisme affirmer qu'il s'agit d'une « poésie de la terre ». En effet, le terme « poétique » ne renvoie pas au sens traditionnel, voire à la poésie en tant que telle, mais il désigne « une dynamique fondamentale de la pensée<sup>6</sup> » autrement dit, une synthèse de toutes les forces du corps et de l'esprit ; il s'agit d'une théorie-pratique qui touche différents domaines de la vie et de la recherche, dont le but est de rétablir et d'enrichir le rapport entre l'Homme et la Terre, voire de relier l'activité de l'esprit humain avec l'espace. D'ailleurs, la théorie ne se détache pas de la vie vécue et la théorie s'ancre dans le réel. La géopoétique cherche à construire un nouveau territoire dans lequel les sciences, les arts et la littérature puissent se croiser et franchir les frontières de la discipline pour créer un champ transdisciplinaire. La géographie, notamment, occupe une place déterminante, sûrement pour ce qui concerne le récit de voyage, un genre à la limite de la littérature et de la géographie. C'est ainsi que ce mouvement ambitionne à mettre fin à une littérature qui a toujours considéré erronément l'espace littéraire en tant qu'espace clos sur lui-même, dissocié de l'espace réel.

---

<sup>6</sup> Kenneth White, *Le grand champ de la géopoétique par Kenneth White*, en ligne : [www.kennethwhite.org/geopoetique](http://www.kennethwhite.org/geopoetique). Dernière consultation : 4 novembre 2021.

En outre, le concept de « géopoétique » se noue à celui d'écologie autour du mot grec « cosmos » : le poète-philosophe Michel Deguy (1930) évoque une « éco-poésie », à savoir une poésie sur la vie de l'homme dans le monde. Dès lors, son écologie devient une pensée médiatrice entre la philosophie et la poésie, voire une opération de langage<sup>7</sup> : elle ne vise pas seulement à préserver les équilibres naturels, mais surtout à cultiver une relation symbolique du monde. L'environnement de l'homme n'est jamais une pure et simple donnée physique ; il est toujours déjà tramé des significations que lui confèrent les mots qui le disent et le rendent habitable, et c'est en cela que la poésie s'y trouve intéressée. Pourtant, l'écologie devient une « logie », une pensée de l'*oikos*, c'est-à-dire de la demeure terrestre et mondaine des humains ». Les écrivains, tel que Michel Deguy, évoquent une nouvelle prise de conscience des changements liés à notre planète : étant donné que nous n'habitons plus dans le « meilleur des mondes possibles » il faudrait recommencer à « cultiver notre jardin » comme l'affirmait Voltaire<sup>8</sup>. Autrement, on risquera de vivre dans un monde hors contrôle comme lors de la pandémie du Covid-19.

### 1.3 Le rapport entre l'homme et la nature au fil des siècles

Il est faux de croire que les hommes ont gardé les distances avec l'environnement jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle. D'ailleurs, le sentiment de la nature apparaît en littérature à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, lors du mouvement romantique. Ce mouvement culturel et artistique s'oppose à l'étroitesse du rationalisme des Lumières, qui empêche de rendre compte de la totalité de l'expérience humaine et de saisir son aspiration d'intelligence mais aussi d'émotion et de sentiment. En revanche, le romantisme réclame un nouvel intérêt pour la période médiévale et gothique, le goût pour l'Orient, l'évocation de la vie intérieure, la suprématie au rêve et à l'imagination. En effet, même si l'adjectif « romantique » apparaît dès l'âge classique pour rivaliser avec l'adjectif « romanesque », il ne sera employé que par la suite pour qualifier le caractère pittoresque et sauvage des paysages que par la suite. Le romantisme a concerné différents genres littéraires, tels que la poésie, le roman, le théâtre, la peinture, la musique, et a déplacé l'accent sur de nouveaux thèmes. L'imagination, le sentiment, la nature – même celle sauvage –, l'amour de l'anecdote, du détail, du pittoresque, le renouvellement du vocabulaire, le goût de la solitude,

---

<sup>7</sup> Voir Federica Locatelli, « Poétiquement toujours, *les Écologiques* de Michel Deguy. Entretien, réflexions », *L'analisi linguistica e letteraria*, XXV, 2016, p. 111.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 115.

l'expression d'émotions mélancoliques et de sentiments intimes, l'aspiration à être libre et à retrouver le contact de la nature, la nature en tant que refuge en dehors des contraintes de la société, le lyrisme, à savoir l'expression de sentiments intimes qu'on cherche à partager au lecteur, la quête – que ce soit d'un idéal amoureux, politique ou esthétique –, le refus du matérialisme d'une société qui s'appuie avant tout sur la richesse et les biens matériels, sont maintenant au centre de l'intérêt. *La Nouvelle Héloïse* (1761) et *Les Rêveries du promeneur solitaire* (1782) de Jean-Jacques Rousseau marquent le début du courant préromantique. Dans cet ouvrage, l'écrivain plonge dans le plaisir de la solitude et de la contemplation en se flânant dans la nature. Autrement dit, le sentiment de la nature devient une extase fondée sur la ressemblance entre le paysage intérieur – c'est-à-dire le paysage d'âme – et le paysage extérieur. En effet, pendant cette période, la nature devient le miroir de l'âme du poète et de ses émotions les plus intimes, aussi bien qu'un refuge à l'écart de la société : une abstraction et une réalité livresque à travers laquelle l'homme parle d'abord de lui-même<sup>9</sup>. Elle apparaît, pour les romantiques, en tant que lieu dédié à la réflexion où on peut se confier, parler de ses souvenirs et de ses amours : autrement dit, un endroit éternel où pouvoir échapper de la douleur de la vie, du « mal de vivre » ou du « mal du siècle ». Au milieu de la nature, tous ces successeurs, tels que François-René de Chateaubriand, Mme de Staël, Alphonse de Lamartine, Alfred de Musset, Victor Hugo, se livrent à un état d'évasion – ce que les romantiques appellent « la rêverie » – pour revivre le temps passé et ses beaux souvenirs.

Ce lien entre l'homme et la nature subsiste jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle : en effet, au début du XX<sup>e</sup> siècle, avec l'apparition de la révolution industrielle et la naissance du concept de « culture », ce rapport étroit s'affaiblit. La « nature » – qui se réfère à tout ce qui est indépendant de l'homme – se détache de la « culture » – qui renvoie à tout ce qui est construit en société. Cette opposition – qui concerne en réalité surtout les pays occidentaux, tandis que les peuples indigènes ont toujours gardé une relation avec la nature – souligne la distinction entre le milieu naturel et la ville. C'est la naissance du réalisme et du naturalisme, qui s'appuient sur le présent et sur la description du réel. Les écrivains réalistes et naturalistes deviennent les témoins des changements du monde dans lequel ils vivent. Ils considèrent la société et ses phénomènes avec vérité et objectivité et ils utilisent un vocabulaire précis et technique. De plus, pour ce qui concerne la littérature française, une démarche d'ouverture aux thématiques écologiques s'avère dans les récits de science-fiction de Jules Verne, ambitionnant à introduire

---

<sup>9</sup> Pierre Schoentjes, *Ce qui a lieu essai d'écopoétique*, op. cit., p. 25.

le plus possible le scientifique dans l’imaginaire romanesque. En particulier, à travers ses romans, Jules Verne dénonce le progrès technique au détriment de la nature.

Les questions environnementales deviennent centrales pendant le XX<sup>e</sup> siècle, conduisant à l’aboutissement de l’écologie et favorisant le développement d’une attention spécifique envers les problèmes environnementaux. Les écrivains y participent activement et particulièrement aux États-Unis : Henry David Thoreau (*Walden or life in the Woods*), John Muir (*Letters from Alaska*), Aldo Leopold (*A Sand County Almanac*), pour n’en citer que trois. À travers leur expérience de vie réelle dans la nature, les auteurs décrivent une nature – qui est au cœur de l’intérêt – où l’homme est absent, conformément à la notion américaine de *wilderness*. De plus, l’autrice américaine Rachel Carson mérite d’être citée pour les études d’écriture de la nature (*studies of Nature Writing*) : d’ailleurs, depuis l’enfance elle grandit avec deux passions, la littérature et l’amour de la nature. Après avoir obtenu une licence en biologie et en littérature en 1929 – en tant qu’écologiste active dans une époque où la science et les affaires publiques sont dominées par les hommes –, elle met en garde le monde contre les pesticides, voire l’un des plus grands progrès scientifiques du XX<sup>e</sup> siècle. En particulier, dans son essai *Silent spring* (1962), elle décrit la possible absence du chant des oiseaux dans un avenir où toute forme de vie sera décimée par des pesticides, dont les industries – accusées de délivrer des produits toxiques dans des endroits naturels – en sont les coupables.

Dès lors, de la fin du XX<sup>e</sup> siècle au début du XXI<sup>e</sup> siècle, la distance entre l’homme et la nature s’amenuise de nouveau, car l’homme devient plus conscient de faire partie d’un écosystème, en constante évolution, à lequel appartient aussi la nature. À partir de cette prise de conscience découle la nécessité de retrouver une nouvelle connexion avec la nature. Les écrivains commencent à représenter le rapport paradoxal entre le bonheur qu’offre la nature, souvent perçue comme un lieu de détente pour l’homme, et les menaces dues au progrès et à l’industrialisation, en faisant appel aux stratégies d’écriture pour décrire et problématiser le monde : l’emploi de métaphores, les procédés d’anthropomorphisme, de personnification et de zoomorphisme, l’ironie, ne sont que quelques exemples qu’on peut citer. On privilégie de plus en plus un style réaliste, tourné vers le concret et emprunté aux sciences naturelles ; on favorise un rythme qui semble être le miroir de la nature et des éléments qui en font partie ; et on traite la question de l’impact des activités humaines sur l’écosystème terrestre. Autrement dit, le désir de dénoncer les atteintes à l’environnement et de mettre en œuvre un nouveau comportement qui vise à protéger notre planète conduit les écrivains à réfléchir sur des problématiques environnementalistes – telles que l’augmentation des déchets, la dégradation des richesses naturelles, l’accroissement de la pollution, le réchauffement climatique, les pandémies, ou bien

d'autres – et à prendre conscience de l'impact de l'homme sur le monde naturel. Depuis longtemps on a attribué à la Terre l'appellatif de « Planète Bleue », car vue de l'espace, elle apparaît comme une bille bleue du fait de l'eau recouvrant environ le 70% de la surface du globe. Malheureusement, aujourd'hui le changement climatique représente aussi une menace pour les eaux de notre planète : en effet, le réchauffement climatique est en train de modifier l'équilibre des écosystèmes marins, qui entraînent une répercussion sur la régulation des températures – l'augmentation de la température de l'eau a une incidence directe sur les catastrophes naturelles telles que les ouragans et les cyclones, pour n'en citer que deux – et de la concentration de carbone dans l'atmosphère. D'ailleurs, l'augmentation des températures de l'eau favorise l'évaporation de l'eau-même – véritable pompe à carbone, car l'océan et la mer concentrent 50 fois plus de CO<sub>2</sub> que l'atmosphère – qu'étant un gaz à effet de serre contribue à accélérer le réchauffement du climat et donc à l'évaporation de l'eau. Par conséquent, il est concevable s'interroger sur le destin de notre planète : est-ce que, dans l'avenir, les astronautes parviendront à photographier la Terre en tant que *Blue Planet*, cadrée dans un espace noir qu'était en 1972, lorsque le 7 décembre la mission Apollo 13 prit la première photo de notre planète ?

Au cours des dernières années, les questions environnementales n'ont pas été résolues. Écologie, développement durable, nature, déforestation, climat, retraite des glaciers : plusieurs sont les mots qu'on entend quotidiennement à travers les médias. L'urgence environnementale est toujours présente et nécessite de l'intérêt de tout le monde. Aujourd'hui les romanciers, à travers leurs romans, témoignent de l'intérêt pour une nature concrète et pour des expériences authentiques dans elle-même que les problèmes écologiques risquent de rendre bientôt impossibles.

C'est pourquoi l'objectif de l'écopoétique est désormais celui de mettre en lumière le monde naturel et d'associer la littérature à une expérience concrète. Autrement dit, l'écopoétique est une critique littéraire – voire l'art d'appliquer des critères, donc de porter un jugement<sup>10</sup> sur des objets différents, tels que les auteurs, les œuvres, la poétique, et beaucoup d'autres – qui analyse le rapport que l'homme détient avec la nature et la littérature, tout en mettant en avant la perspective écologique, attentive à l'environnement, adoptée par les écrivains. D'ailleurs, cette discipline conduit vers l'exploration de la nature, telle qu'elle est présentée dans son règne animal, végétal et minéral par les différents auteurs, en s'appuyant sur

---

<sup>10</sup> Robert Dion, « Critique littéraire », dans Paul Aron, Denis Saint-Jacques & Alain Viala (dir.), *Dictionnaire du littéraire*, PUF, Paris 2010, coll. « Quadrige », p. 166.

l'idée d'un lien indissociable entre humain et non-humain. Plusieurs écrivains français ont contribué à rendre visible la question environnementale, comme Romain Gary avec *Les Racines du ciel*, souvent considéré comme le premier roman écologique de la littérature française, ou Nicolas Bouvier et Jean-Loup Trassard. En 2008, dans la revue *Écologie et politique*, paraît l'article *Littérature et écologie : vers une écopoétique* de Nathalie Blanc, Denis Chartier et Thomas Pughe. Quelques années plus tard, Pierre Schoentjes publie *Ce qui a Lieu. Essai d'écopoétique* (2015). En 2016, l'un des premiers congrès, qui se sont déroulés en Italie, a eu lieu dans la ville de Milan : en particulier, Michel Deguy, président de la Maison des écrivains, fondateur en 1977 de la revue *Po&sie*, membre honoraire de la *Modern Language Association* (MLA) « montr[e] comment le discours poétique et les *logies* de l'*oïkos* se relie[n]t par une similarité profonde : prenant les choses " radicalement ", c'est-à-dire à la racine, ils nous aident à comprendre et à perpétuer notre " habitacle transitoire " <sup>11</sup>».

Le mot « écologie » apparaît pour la première fois en 1866 dans *Generelle Morphologie der Organismen* du biologiste et philosophe allemand Ernst Haeckel. En particulier, ce néologisme résulte des mots grecs *oikos* et *logos* qui signifient respectivement « habitat » et « science et connaissance ». Ernst Haeckel le définit comme « la science des relations de l'organisme avec le monde extérieur environnant, comprenant au sens large toutes les conditions d'existence <sup>12</sup> ». Cependant, c'est à Eugen Warming l'appellation de fondateur de l'écologie scientifique, avec le traité de botanique *Plantensamfund Grundtræk ad den Ökologiske Plantegeografi* (1895), dans lequel il conçoit le terme « écologie ». Quarante ans plus tard, en 1935, on verra apparaître le mot « écosystème » par la plume de l'anglais écologiste et botanique Arthur Tansley, dans l'article *The Use and Abuse of Vegetational Concepts and Terms* paru dans la revue *Ecology* ; dans laquelle, sept ans après, l'écologue américain Raymond Lindeman publie *The Trophic-Dynamic Aspect of Ecology* en donnant naissance à la théorie des écosystèmes, se focalisant sur la relation existant parmi les éléments naturels.

À partir des années soixante, les chercheurs commencent à s'inquiéter des équilibres des écosystèmes : la disparition des espèces animaux et végétaux, la pollution, la diminution de la couche d'ozone, ne sont que le début des menaces qui toucheront la Terre d'ici aux prochaines années. On assiste de plus en plus à une prise de conscience de l'effet des actions humaines sur

---

<sup>11</sup> Federica Locatelli, « Poétiquement toujours, *les Écologiques* de Michel Deguy. Entretien, réflexions. », *op. cit.* p. 109.

<sup>12</sup> Ernst Haeckel, *Generelle Morphologie der Organismen : allgemeine Grundzüge der organischen Formen-Wissenschaft, mechanisch begründet durch die von Charles Darwin reformirte Descendenz-Theorie*, Verlag von Georg Reimer, Berlin 1866, vol. 2, p. 286.

la planète, ce que Donald Worster appelle « l'entrée dans l'âge écologique<sup>13</sup> » et à la promotion d'un rapport équilibré entre homme et environnement naturel.

Il faut à ce propos souligner que les écologues, c'est-à-dire les scientifiques qui s'occupent de la discipline écologique et des équilibres naturels, se différencient des écologistes, voire tous ces individus qui cherchent à défendre l'environnement naturel. Ce sera en 1972 à Stockholm le premier Sommet de la Terre : une conférence organisée par les Nations Unies pour programmer les futures politiques écologiques, à savoir pour discuter des politiques mondiales en matière de développement durable, dont la définition officielle a été élaborée pour la première fois dans le Rapport Bruntland en 1987 par la Commission Mondiale sur l'Environnement et le Développement (CMED) de l'Organisation des Nations Unies (Onu) (*World Commission on Environment and Development WCED*). Selon le Rapport Bruntland, le développement durable se définit comme « un mode de développement qui répond aux besoins des générations présentes, sans compromettre la capacité des générations futures de répondre aux leurs<sup>14</sup> ».

---

<sup>13</sup> Donald Worster, *Les Pionniers de l'écologie. Une histoire des idées écologiques*, Sang de la terre, Paris 1992, p. 365.

<sup>14</sup> Corrado Del Bò, *Etica del Turismo, Responsabilità, sostenibilità, equità*, Carocci, Roma 2019, p. 72.

## 2. L'écosystème montagne

### 2.1 Les Alpes d'antan

Le milieu naturel englobe tous les êtres vivants et non vivants, appartenant à un environnement défini, voire un *habitat*, qui subit tous les effets de l'interaction parmi les espèces vivantes, du climat, de la géologie, du temps et des ressources naturelles qui affectent la vie sur la Terre et le territoire. Chaque milieu naturel possède des caractéristiques telles que le climat, la température, l'exposition au soleil, la nature du sol, et bien d'autres, établissant une flore et une faune particulières, ainsi que toutes les formes de vie existantes et leurs interactions.

L'un des milieux naturels qui a toujours disposé d'une diversité et d'une richesse en biodiversité – terme qui désigne l'ensemble des êtres vivants ainsi que les écosystèmes dans lesquels ils vivent – exceptionnelle, mais qui aujourd'hui est de plus en plus menacé par le changement climatique, la surexploitation des ressources, le développement des infrastructures pour répondre à l'essor d'un tourisme sans contrôle, et le recul agricole, est la montagne. Cet environnement particulier, en raison de ses qualités, constitue un précieux levier de sensibilisation à la protection et à la préservation de la nature. D'où le choix de l'écosystème montagne, notamment les Alpes, pour cette étude.

Cependant, avant de passer à l'analyse des questions environnementales concernant la montagne, il faut revenir à l'histoire de ces territoires d'altitude. Il est impératif de rappeler que pendant une longue période l'homme – exception faite pour les hommes qui étaient contraints d'y habiter – n'avait aucune relation avec cet endroit. Depuis toujours, les Alpes se dressent vers le haut en tant que gigantesque muraille avec une apparence effrayante. Toutefois, malgré leur hauteur, leur grandeur et leur aspect massif, à savoir leur évidente existence, elles n'ont été découvertes par l'homme que par la suite. En effet, la montagne n'apparaît qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle. Auparavant on trouve des références aux sommets en tant que simple décor : il y a longtemps les Alpes étaient connues pour le passage de l'armée d'Hannibal et de ses éléphants. Ensuite, elles ne seront mentionnées que pour le passage du mont Cenis dans le *Journal de voyage en Italie par la Suisse et l'Allemagne* de Montaigne (1533 – 1592), dans lequel l'auteur relate son voyage pendant les années 1530 – 1531. En 1574, le premier texte sur les Alpes, *Mémoire sur les Alpes* – une encyclopédie alpine devenue célèbre en raison de son ambition d'exhaustivité – de Josias Simler apparaît en latin et il ne sera traduit en français qu'en 1904.

La montagne a été longtemps considérée comme un territoire « maudit » et un non-lieu effrayant, dangereux, hideux, inhospitalier, inaccessible aux hommes, caractérisé par des glaces

et des avalanches, et peuplé de bêtes féroces et de brigands. En outre, la montagne a été toujours considérée comme un obstacle au voyageur parce qu'elle était un lieu exclu des cartographies, voire le lieu de la sauvagerie primitive.

Cependant, ces périls n'ont jamais arrêté la marche des émigrantes, des armées, des voyageurs et des explorateurs, en revanche parfois ils ont accru leur curiosité. D'ailleurs, l'intérêt envers ces *terrae incognitae*<sup>15</sup> apparaît à l'issue de la première exploration de la Mer de Glace, un glacier de la vallée alpin située sur le versant septentrional du Mont Blanc, réalisée par deux aventuriers britanniques William Windham (1750 – 1810) et Richard Pococke (1704 – 1765) en 1741 et de la publication du guide touristique illustrant l'itinéraire pour se rendre à Chamonix. En particulier, William Windham rédige une relation fidèle de leur expédition, dans une lettre envoyée au portraitiste Jacques-Antoine Arlaud (1668 – 1743), achevée dans le récit de voyage *Relation d'un Voyage aux Glacières de Savoie en l'année 1741*. Dans cette œuvre, William Windham souligne qu'il s'agit d'une description sans l'ajout d'embellissements par de brillantes descriptions :

La relation, Monsieur<sup>16</sup>, que vous avez souhaité que je vous fisse de notre voyage aux glacières, sera des plus simples ; je ne chercherai point à l'embellir par de brillantes descriptions, quoique la beauté des vues et des situations que nous avons remarquées dans ces lieux peu fréquentés méritât bien d'être décrite par quelqu'un qui réunit à une imagination poétique le goût de la peinture et me bornerai donc à vous faire une relation fidèle de notre voyage ; je vous dirai tout uniment les observations que nous y avons faites, et j'y joindrai quelques petits avis qui pourront être utiles à ceux qui dans la suite la même curiosité que nous eûmes, et qui pourront avoir des avantages que nous n'eûmes pas pour faire des remarques plus exactes<sup>17</sup>.

Pourtant, il faut attendre le roman épistolaire *La Nouvelle Héloïse, Lettres de deux amants, habitants d'une petite ville au pied des Alpes* de l'écrivain et philosophe Jean-Jacques Rousseau (1712 – 1778) apparu en 1761, pour voir apparaître une nouvelle perspective des Alpes, qu'on pourrait nommer « pittoresque ». Le substantif « pittoresque » au début était associé au mot « voyage » et indiquait le voyage entrepris par un artiste pour étudier les œuvres des artistes célèbres. Vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, il désigne un genre nouveau de récit de voyage, qui a

---

<sup>15</sup> Federica Locatelli, *Les Alpes, singuliers spectacles*, EDUCatt, Milano 2019, p. 9.

<sup>16</sup> Jacques-Antoine Arlaud, célèbre portraitiste, né en 1668, établi dès 1688 à Paris, où il devint peintre du régent, revenu à Genève en 1720, mort dans sa campagne de Malagnon le 25 mai 1743 (et non en juin 1746, comme le dit M. Rigaud, *Renseignements sur les beaux-arts à Genève*, édit. de 1876, p. 119, 121). Par une erreur assez plaisante, M. Forbes le qualifie de *peintre de paysages*.

<sup>17</sup> Federica Locatelli, *Les Alpes, singuliers spectacles, op.cit.*, p. 38.

pour but de signaler, non seulement aux peintres mais à tous les amateurs de beautés naturelles et artistiques, les paysages, panoramas, jardins, hameaux, ruines, personnages locaux dont le pittoresque – c'est-à-dire le fait d'être digne de représentation artistique – a arrêté le regard du voyageur-écrivain<sup>18</sup>. En effet, dans cet ouvrage, même si en réalité Rousseau n'a jamais vécu ce que vit son protagoniste Saint-Preux, et il s'est appuyé sur les informations fournies par les frères Deluc, l'écrivain arrive à décrire l'aspect séduisant, originale et irrégulier du paysage de montagne à travers le nouveau processus d'esthétisation pittoresque, donnant lieu à une attitude nouvelle. En particulier, grâce à la narration de l'ascension vers les cimes du Saint-Preux, il transforme la nature sauvage en spectacle de la montagne :

[...] La variété, la grandeur, la beauté de mille étonnants spectacles ; le plaisir de ne voir autour de soi que des objets tout nouveaux, des oiseaux étranges, des plantes bizarres et inconnues, d'observer en quelque sorte une autre nature, et de se trouver dans un nouveau monde. Tout cela fait aux yeux un mélange inexprimable, dont le charme augmente encore par la subtilité de l'air qui rend les couleurs plus vives, les traits plus marqués, rapproche tous les points de vue ; les distances paraissant moindres que dans les plaines, où l'épaisseur de l'air couvre la terre d'un voile, l'horizon présente aux yeux plus d'objets qu'il semble n'en pouvoir contenir : enfin le spectacle a je ne sais quoi de magique, de surnaturel, qui ravi l'esprit et les sens<sup>19</sup>.

Ensuite, le *Voyage pittoresque aux glaciers de Savoie fait en 1772* du pasteur genevois André-César Bordier (1746 – 1802) constitue une preuve du bouleversement de perspective du paysage alpestre : en effet, son œuvre, même si s'avère à la fois guide touristique – en raison des indications de mesures précises, des taxonomies des roches et des plantes et de la volonté d'explication de différents phénomènes, à savoir du désir d'expliquer la montagne – et parfois récit de voyage – du fait de sa veine littéraire et de sa capacité de restituer en tableaux le paysage, à savoir du désir de grands spectacles – se place sous le signe du pittoresque et elle cherche à attirer l'attention bienveillante du lecteur (*captatio benevolentiae*) et de le faire plonger dans le spectacle inattendu des lieux, comme c'est le cas par exemple dans la description de la salle de glace de l'Arveyron qui apparaît comme une allégorie du hors-temps et du hors-lieu.

Dans le même sillage se situent la *Description des glaciers et amas de glace du Duché de Savoie* (1773), la *Nouvelle description des glaciers* (1795), l'*Itinéraire de Genève, Lausanne, Chamouni* (1791), et les *Descriptions des cols ou passages des Alpes* (1803) de

---

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>19</sup> Jean-Jacques Rousseau, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, Garnier, Paris 1960, p. 53.

l'explorateur-écrivain genevois Marc-Théodore Bourrit (1739 –1819), dont l'intention était d'offrir au public des tableaux de ces sommets et de ces glaciers, à travers le récit d'un itinéraire dans la vallée de Chamonix.

De plus, en 1760, Horace-Bénédict de Saussure (1740 –1799), né à Conches, près de Genève, fils de Nicolas de Saussure et de Renée de la Rive, appartenant à l'aristocratie genevoise, élevé à la campagne, dès l'enfance montre un amour pour la nature : « J'ai eu pour les montagnes, dès l'enfance, la passion la plus décidée ; je me rappelle encore le saisissement que j'éprouvais la première fois que mes mains touchèrent le rocher du Salève, et que mes yeux jouirent de ses points de vue », écrira-t-il plus tard dans son *Discours préliminaire aux Voyages dans les Alpes* (1779). En 1759, après avoir terminé ses études à l'Université, il écrit : « Je brûle de voir, de plus près les hautes Alpes qui, du sommet de nos montagnes, semblent si majestueuses ». Ensuite, De Saussure devient professeur de philosophie à l'Académie de Genève, dont il sera aussi le recteur, et il s'engage dans des découvertes en météorologie, en botanique et en géologie, obtenant le titre de naturaliste. À sa mémoire on a construit le jardin plus élevé d'Europe, à 2174 mètres à Pavillon du Mont Fréty – première station des funiculaires du Mont Blanc – , sur les versants du Mont-Blanc, inauguré en 1987. Aujourd'hui, le jardin est accessible par le funiculaire Skyway Monte Bianco ou à pied, en parcourant le sentier n° 20, en environ 2 heures de marche, à travers un parcours qui, depuis La Palud, se dénoue tout d'abord par le bois puis par les pâturages, jusqu'à rejoindre le Pavillon. La visite offre un voyage à travers la flore des Alpes : chaque plante est identifiée par une étiquette, avec le nom scientifique et commun. En l'année 1760, Horace-Bénédict de Saussure met en place un ambitieux programme de recherche : impatient de faire des études scientifiques sur la cime la plus haute des Alpes, notamment celle du Mont Blanc, il promet une récompense au montagnard capable de trouver une route praticable pour y accéder : « La Montagne maudite, devenue lieu de spectacle attirait la foule et faisait grosse recette<sup>20</sup> ». La première tentative est accomplie par le guide savoyard Jacques Balmat le 30 juin 1786, tentative que sera un échec à cause du brouillard. Un mois après, il essaie à nouveau avec le docteur de Chamonix Michel Gabriel Paccard, et finalement, le Mont Blanc est vaincu le 8 août 1786.

L'année suivante, en compagnie de dix-huit guides, parmi lesquels Jacques Balmat, Horace-Bénédict de Saussure réalise sa première ascension du Mont Blanc : dès les observations faites, il rédige les *Voyages dans les Alpes* (1779 – 1796), où il offre une

---

<sup>20</sup> John Grand-Carteret, *La Montagne à travers les âges*, Librairie Dauphinoise Grenoble, Librairie Savoyarde, Moutiers 1903, p. 525.

description objective du réel et une réflexion scientifique et didactique, ouvrant la voie aussi au récit de voyage alpestre – un genre « mitoyen » entre l’histoire, le guide touristique, le roman et le journal intime et hétéroclite – inconnu jusqu’à présent. En particulier, il se réfère aux cimes des montagnes comme au « laboratoire de la nature », c’est-à-dire une archive de la nature, voire un microcosme à étudier.

En son honneur, au centre de Chamonix, en 1887, le sculpteur Émile Sanson construit une statue représentant Horace-Bénédict de Saussure : en effet, cette statue ne commémore pas la première ascension réalisée par Jacques Balmat et Michel Gabriel Paccard, mais elle représente le savant avec Jacques Balmat, qui l’avait conduit au sommet, tandis que, selon une logique reposant sur des préjugés, un docteur n’aurait jamais pu être la vedette. Horace-Bénédict de Saussure tient dans sa main droite un parchemin, symbole de savoir et connaissance et dans sa main gauche s’appuie sur le bâton (les piolets n’existaient pas encore). À côté de lui, le guide indique avec son index la direction pour rejoindre le sommet. Néanmoins, Michel Gabriel Paccard, sera honoré par une statue qui date 1986, à l’occasion du bicentenaire de la première ascension du Mont Blanc<sup>21</sup>.

Comme l’explique Federica Locatelli, dans son œuvre *Les Alpes, singuliers spectacles*, dès la découverte des montagnes, les Alpes deviennent une nouvelle étape du Grand Tour, un voyage de deux à trois ans, crée par les Anglais au XVI<sup>e</sup> siècle, accompli par les élites aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècle à travers l’Europe, pour répondre au désir d’établir un réseau de relations, d’améliorer l’éducation, d’apprendre un métier de haut niveau. On assiste à un changement de canons et de goût de la traditionnelle conception de la nature. En effet, la montagne commence à fasciner les explorateurs pour le sentiment « (h)aut(r)ement » poétique – « hautement » puisque les Alpes offrent à l’artiste l’occasion de renouer avec le défi vertical du sens ; « autrement » en tant que source d’inspiration poétique nouvelle, alternative au milieu urbain traditionnellement associé au nouveau lyrisme<sup>22</sup> – qu’ils suscitent et par leur attrait pittoresque<sup>23</sup>. De plus, les œuvres se teintent de nombreuses figures analogiques à fondement architectural et d’un nouveau lexique, pour faire face à la difficulté de traduire verbalement la nouveauté et l’hétérogénéité du spectacle alpin, méconnu jusqu’ici : on emploie la métaphore, la comparaison, la catachrèse, l’hypotypose, la métaphore filée, l’ekphrasis, la périphrase métaphorique, les emprunts aux termes régionaux, ou bien d’autres.

---

<sup>21</sup> Marco Albino Ferrari, *In viaggio sulle Alpi, Luoghi e storie d’alta quota*, Einaudi, Torino 2009, p. 67.

<sup>22</sup> Federica Locatelli, *Les Alpes, singuliers spectacles*, op.cit., p. 26.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 11.

Au cours de ces années, d'autres écrivains se dévouent à la description de la montagne idéalisée. Le romantique Senancour (1770 – 1846), avec son roman introspectif, autobiographique et épistolaire *Obermann* qui date de 1804, fait du paysage alpestre un lieu d'élévation : notamment, il proposera une nouvelle dichotomie entre bassesse de la plaine et élévation de la montagne en tant que quête existentielle. C'est l'histoire d'une âme vagabonde à la recherche d'elle-même : le protagoniste – après avoir délaissé tout objet renvoyant à la vie de la plaine – deviendra un « surhomme des altitudes (*Übermann*) » et il atteindra le sommet. On y ressent une nouvelle approche envers l'espace montagneux, que les critiques reconduisent souvent à une attitude « préromantique ».

Tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle, les Alpes deviennent de plus en plus la demeure des Dieux, voire le lieu du sacré, en raison de leur caractère inabordable et grandiose. Autrement dit, pour les poètes romantiques les Alpes constituent un nouvel Eden, un refuge à l'abri des contraintes sociales, de la corruption des villes, un rempart contre la fuite du temps, un lieu d'évasion aussi bien que de révélation et d'épiphanie, – comme en témoigne la célèbre « épiphanie » de Wordsworth (*The Simplon Pass*) – symbole du sublime, de la permanence, de l'éternité et de proximité de Dieu. En revanche, Chateaubriand, dans l'article *Voyage au Mont-Blanc, et réflexions sur les paysages de montagne*, paru dans *Mercure de France* le 1<sup>er</sup> février 1809, critique d'abord le paysage alpestre, au mépris du mythe des Alpes comme séjour obligatoire du sublime, et ensuite l'idée que la valeur esthétique puisse résider dans l'objet, préférant la grandeur sauvage des montagnes d'Amérique et le sublime farouche des sommets volcaniques du sud de l'Italie<sup>24</sup>, et déclarant que la valeur esthétique se situe dans la relation avec l'objet, voire dans la disposition de celui qui contemple. Si la plupart d'écrivains de l'époque flattent les cimes pour leurs effets salutaires, Chateaubriand les méprise pour la sensation d'étouffement et d'angoisse qui éveillent en lui-même.

Toutefois, d'autres poètes romantiques ont poursuivi le modèle rousseauiste : l'écrivain et botaniste français Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre (1737 – 1814) attribue aux Alpes, à la suite de leurs différentes origines géologiques, la fonction d'incarner, par leurs formes, leurs dimensions, leurs paysages, l'extraordinaire variété du globe, au point d'en faire l'instrument actif de la musique sublime de sphères célestes<sup>25</sup>. Il affirme, notamment, que « elles sont le clavier de ce grand orgue de la vie, qui touchent successivement les rayons du soleil<sup>26</sup> ».

---

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 110.

<sup>26</sup> *Ibidem*.

Également, Victor Hugo (1802 – 1885), dans ses récits viatiques *Alpes et Pyrénées*, *Fragment d'un Voyage aux Alpes* publié dans la *Revue de Paris* de 1829 et dans la *Revue des Deux Mondes* de 1831, évoque l'aspect effrayant des cimes, en particulier leur inquiétante verticalité, définie au moyen des termes suivants : « abîme », « précipice », « vertige » et il souligne l'impossibilité des poètes de les décrire à cause de l'incapacité de les saisir.

De surcroît, si Lamartine (1790 – 1869) définit les Alpes en tant que « autel » de Dieu, par exemple dans les poèmes *Jocelyn*, *Journal trouvé chez un curé de village* (1836) et *Ressouvenir du Lac Léman* (1860), John Ruskin (1819 – 1900) les appellent « cathédrales de la terre » et « Bible du paysage » ; quant à Jules Michelet (1798 – 1874), il compare les sommets à la dernière possibilité pour l'homme de « remonter », notamment il encourage l'humanité à prendre conscience du déclin social de l'époque, auquel s'opposent les images de l'envol dans l'œuvre *L'Oiseau* et de la hauteur dans l'ouvrage *La Montagne*.

Pareillement, dans *Les Lettres d'un Voyageurs*, parues en 1837, après la déception des amours vénitiennes avec Alfred de Musset, George Sand (1804 – 1876) abandonne la ville des Dogues pour rechercher dans les montagnes un renouveau de vie<sup>27</sup>.

Encore, Théophile Gautier (1811 – 1872) publie en 1860 le récit de ses excursions dans le massif des Vosges et des Alpes suisses et françaises, en plusieurs livraisons dans le *Moniteur universel*, et ensuite en 1869 rassemblés dans le volume *Les Vacances du lundi : tableaux de montagne*. Ici l'auteur dépeint la montagne à partir des représentations et des photographies des frères Bisson, illustrant leur ascension au Mont Blanc : il fait du paysage un œuvre d'art, en le colorant comme un tableau.

La montagne, en dépassant son immensité et son aspect gigantesque, est devenue un endroit intime de silence et de contemplation, à savoir un véritable « paysage d'âme », en exigeant une attitude mentale et physique marquée par le désir d'élévation pour les hommes désireux d'y aller, afin d'avoir l'occasion de se confronter avec l'épiphanie de la « hauteur ».

Dans l'œuvre *Impressions de voyage. Suisse*, d'Alexandre Dumas (1802 – 1870), parue entre 1833 et 1837, on retrouve plusieurs verbes exprimant la prise de possession tels que « s'emparer », « chercher », « fouiller », « ramasser », qui témoignent sa capacité de déposer sur le papier son expérience vécue, en suscitant l'envie, de la part du lecteur d'aller vérifier sur place tout ce qu'il offre dans les tableaux ajoutés<sup>28</sup>.

---

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 172.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 165.

Dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, naît l'impressionnisme, un mouvement qui se détache des principaux courants en vogue pendant ces années, en s'appuyant sur la recherche d'une nouvelle manière de représenter le réel et qui voit le jour, avant tout, grâce au tableau *Impression, soleil levant* de Claude Monet (1840 – 1926) et à ses successeurs Auguste Renoir (1841 – 1919), Paul Cézanne (1839 – 1906), Edgar Degas (1834 – 1917), et beaucoup d'autres, pour ensuite se répandre parmi les écrivains. Cette approche est visible à la lecture de *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France* de Charles Nodier (1780 – 1844), dans lequel l'auteur suggère un paysage d'âme préimpressionniste, par l'emploi du langage du cœur, en racontant ses excursions en Normandie et en Franche-Comté ; et en lisant l'œuvre *Voyage pittoresque et poétique au Mont-Blanc* issue de la collaboration de Lamartine, Hugo, Taylor et Gué. Autrement dit, d'abord les peintres, et au lendemain les écrivains, cherchent à capturer les moments fugaces et si, lors de ces brefs instants, un objet semble jaune à cause de la lumière alors l'artiste le peint en jaune. D'ailleurs, les impressionnistes, pour décrire le sujet, placent la lumière et ses effets d'optiques en premier plan. L'impressionnisme découle du réalisme, le nouveau mouvement littéraire et culturel du XIX<sup>e</sup> siècle qui repose sur le désir d'exprimer le plus fidèlement possible la réalité, de décrire ou bien peindre le réel sans l'idéaliser, de privilégier les histoires réelles, c'est-à-dire vécues, et de caractériser les personnages par des sentiments vraisemblables, dont on a déjà parlé. Toutefois, l'idée de la montagne en tant que miroir d'état d'âme demeure parmi les auteurs réalistes. D'ailleurs, Honoré de Balzac (1799 – 1850), connu comme le chef d'école réaliste, dans l'œuvre *La Peau de chagrin*, décrit son séjour à Aix en 1832 et il fait des montagnes du Mont Dore en Auvergne un haut lieu de spiritualité par son illimité tridimensionnel, voire le paradigme de l'être humain.

Dès la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle les Alpes cessent d'être le lieu sauvage et difficile à atteindre qui faisait rêver les Romantiques : les hommes se lancent à la conquête. Au fil des ans l'*Alpin Club* naît d'abord en Grande-Bretagne en 1857 et ensuite en Italie en 1863 (CAI) et en France en 1874 (CAF), voire des associations consacrées à la pratique responsable et à la connaissance de la montagne sous tous ses aspects, qui visent à bannir toute littérature – au profit des détails techniques – dans les publications de leurs récits des conquêtes.

La période entre 1854 et 1865 est connue comme l'Âge d'Or de l'alpinisme. Le désir d'augmenter les connaissances scientifiques est remplacé par la naissance de l'alpinisme sportif. Autrement dit, vers la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, apparaît l'Âge d'Or de l'alpinisme qui a vu l'esprit de conquête des sommets prendre progressivement le pas sur les motivations scientifiques. Maintenant on ne conquiert plus de sommets, mais on « ouvre des voies ».

En plus, le métier de guide se développe en tant que spécialiste de montagne et tous les grands sommets sont conquis. Le Cervin est gagné le 14 juillet 1865 par l'alpiniste anglais Edward Whymper (1840 – 1911) – accompagné par trois compatriotes, le révérend Charles Hudson, Lord Francis Douglas et Douglas Robert Hadow ; trois guides, les Zermattois Peter Taugwalder père et fils et le français Michel Croz – au détriment de son rival valdôtain Jean-Antoine Carrel (1829 – 1890), alors que le Mont Blanc avait été déjà conquis, le 8 août 1786, par le chercheur de cristaux Jaques Balmat et le médecin de Chamonix Michel Gabriel Paccard. Malheureusement, l'expédition termine par un drame : quatre alpinistes décèdent, notamment, Croz, Hudson, Hadow et Douglas. Cette tragédie, dans la société anglaise, donnera lieu à un sentiment méfiant vis-à-vis des alpinistes.

En 1856, deux ouvrages importants, dans lesquelles les auteurs relatent leurs ascensions, font leur parution : *Wandering among the high Alps* par Willis et *Where there is a will, there is a way* par Hudson et Kennedy. C'est le commencement de l'Âge d'Or de la littérature alpine. Pareillement, l'œuvre de Whymper, *Scrambles amongst the Alps in the years 1860 – 1869*, connaît un grand succès : en particulier, l'impact de la conquête du Cervin et le talent de conteur et d'illustrateur de l'auteur expliquent sa réussite. En outre, l'Alpine Club édite les trois volumes des *Peaks, passes and glaciers* en 1857 et 1862, complétés en 1932 par une troisième série réunissant les meilleurs articles parus au cours des cinq premières années de l'*Alpine Journal*, une œuvre qui marque l'histoire de l'alpinisme.

Les ouvrages les plus importants en matière d'alpinisme demeurent ceux des grimpeurs anglais, qui ont dominé la montagne au fil de ces années. Pourtant, on trouve également des récits d'alpinistes germaniques qui ont contribué à la conquête des hauts sommets, tels que la première ascension du Doldenhorn et de la Weisse Frau de A. Roth et E. von Fellenberg, l'ascension dans les Tauren et le Tyrol de A. von Ruthner, pour n'en citer que deux. En revanche, les Français et les Italiens ont été presque absents de l'histoire de l'alpinisme, exception faite pour Michel Croz (1830 – 1865), guide de l'anglais Whymper (1840 – 1911), François Devouassoud (1831 – 1905), guide de l'anglais Freshfield (1845 – 1934), Jean-Antoine Carrel (1829 – 1890), guide et rival de Whymper au Cervin.

De plus, l'Âge d'Or de l'alpinisme se caractérise aussi par un intérêt envers l'étude des glaciers. Le naturaliste et géologue écossais James Forbes (1809 – 1868) publie *Travels through the Alps of Savoy and other Parts of the Pennine Chain : with observations on the Phenomena of Glaciers* (1843) et *Occasional Papers on the Theory of Glaciers* (1859) ; John Tyndall (1820 – 1893) conçoit *The Glacier of the Alps* (1860) ; Leonard Johnston Willis (1884 – 1979) traduit en anglais l'ouvrage du chanoine Rendu sur la *Théorie des glaciers de la Savoie* en 1874 ;

l'alsacien Dollfus-Ausset (1797 – 1870) livre un ouvrage de glaciologie en 15 volumes, de 1863 à 1870, *Matériaux pour l'étude des glaciers* ; Louis Agassiz (1807 – 1873) réalise *Études sur les glaciers* (1840) ; Edouard Desor (1811 – 1882) publie *Excursions et séjours dans les glaciers et les hautes régions des Alpes* (1844) ; Viollet-le-Duc (1814 – 1879) édite *Le massif du Mont Blanc. Étude sur la constitution géodésique et géologique sur ses transformations et sur l'état ancien et moderne de ses glaciers*, et bien d'autres. La géologie devient, ainsi, un autre thème dominant : Charles Lory (1823 – 1889) publie en 1860 *Description géologique du Dauphiné* ; le genevois Alphonse Favre (1815 – 1890) édite *Recherches géologiques dans les parties de la Savoie, du Piémont et de la Suisse voisine du Mont-Blanc* en 1867 ; l'alpiniste-géologue Thomas George Bonney (1833 – 1923) rédige *The Alpine Regions of Switzerland and the neighbouring countries* en 1868 et *The Building of the Alps* en 1912<sup>29</sup>.

L'époque entre 1865 et 1914 voit la diffusion de l'alpinisme acrobatique. D'abord, l'alpiniste français Henri Cordier (1856 – 1877) inaugure l'ère des ascensions de haute difficulté : Thomas Middlemore (1842 – 1923) et leurs guides suisses ouvrent en 1876 un itinéraire très difficile dans la face nord de l'aiguille Verte. Il s'agit d'un sommet situé dans la partie Nord de la chaîne du Mont Blanc, le long d'un couloir qui porte aujourd'hui son nom. En 1877, Pierre Gaspard (1834 – 1915), avec Boileau de Castelnau (1857 – 1923), réalise la première ascension de la Meije, une montagne du bassin de l'Oisans, encore inexplorée, en bordure nord-ouest du massif des Écrins, faisant partie des Alpes françaises.

En 1878, l'anglais Clinton Thomas Dent (1850 – 1912), après avoir réussi la première ascension du Grand Dru du Mont Blanc, relate l'histoire de sa conquête dans *Above the snow line*, le premier ouvrage classique sur cette période.

Néanmoins, l'alpiniste symbole de l'alpinisme acrobatique demeure Albert Frederick Mummery (1855 – 1895), auquel on doit la première ascension du Grépon, l'une des aiguilles de Chamonix, dans le massif du Mont Blanc, en l'année 1881 et la naissance de l'alpinisme sans guide.

Encore, il faudrait mentionner l'italien Guido Rey (1861 – 1935), neveu de Quintino Sella (1827 – 1884) – fondateur du Club alpin italien –, auteur de *L'Alpinisme acrobatique* (1929), et d'un volume consacré au Mont Cervin.

À l'issue de la Première Guerre Mondiale – qui marque une pause dans l'histoire de l'alpinisme – l'alpinisme français dépasse celui anglais, qui avait dominé jusqu'à présent, et il donne naissance à la cordée, mot employé pour désigner un groupe d'alpinistes reliés entre eux

---

<sup>29</sup> Jacques Perret, *Regards sur les Alpes*, Mont-Blanc, Italie 2011, p. 197.

par une corde passée autour de la taille, lors de leurs ascensions. Parallèlement l'alpinisme italien se fraye un chemin grâce à certains personnages, tels que les alpinistes italiens Giusto Gervasutti (1909 – 1946) et Walter Bonatti (1930 – 2011).

En outre, il faut rappeler aussi le rôle fondamental des femmes dans les ascensions : à ce propos, il faut citer Marie Paradis (1778 – 1839) et Henriette d'Angeville (1794 – 1871), les deux premières femmes à avoir conquis le sommet du Mont Blanc, respectivement en l'année 1807 et 1838, Lucy Walker (1835 – 1916), la première femme anglaise à conquérir le Mont Cervin en 1871, Isabella Straton (1838 – 1918), la première femme anglaise à gravir le Mont Blanc en hiver en 1876, l'alpiniste française Catherine Destivelle (1960), célèbre pour son talent et ses ascensions au Mont Blanc, et bien d'autres. Toutefois, l'alpinisme féminin demeure quasiment inexistant avant la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. À ce propos, il faut nommer *Here and there among the Alps* (1875) de Federica Louisa E. Plunket, un ouvrage qui vise à encourager les femmes alpinistes : la plus représentative sera, notamment, Elisabeth Le Blond, autrice de *The Alps in winter* et connue sous le nom de Mrs Burnaby.

De surcroît, ces années sont marquées aussi par la naissance des guides touristiques. Le premier topo-guide destiné aux alpinistes, *The Alpine Guide*, est créé par l'auteur John Ball, président de l'Alpine Club, publié en trois volumes (*Western, Central and Eastern Alps*) de 1863 à 1868, précédés d'une introduction sur l'alpinisme. De nombreux guides fleurissent : le guide *Baedeker*, les guides *Joanne*, le *Guide du Haut-Dauphiné* de Coolidge, Duhamel et Perrin réalisé en 1887, caractérisés par la précision des descriptions et les références historiques et bibliographiques, le *Guide de la chaîne du Mont-Blanc* rédigé par Kurz en 1892, le *Guide à Chamonix et dans la chaîne du Mont-Blanc* publié en 1896 et le *Guide à Zermatt et au Cervin* édité en 1897 par Whymper, et bien d'autres. À cet égard, il est important de souligner que les cartes, figurant dans les guides, ont fait progresser la connaissance des phénomènes glaciologiques : les glaciers bougent, fluctuent, c'est l'un des phénomènes qu'on découvrira.

En revenant aux écrivains qui ont témoigné par leurs récits l'histoire de l'alpinisme, il faut mentionner le livre de Roger Frison-Roche (1906 – 1999), *Premier de Cordée*, qui date de 1941 et qui raconte l'accident à l'aiguille du Dru où le guide Jean Servettaz est foudroyé. En particulier, son succès s'explique par la nouveauté de la richesse et de la précision de détails techniques. Du reste, comme on vient de le montrer, le Mont Blanc a fasciné les auteurs de tout temps : en 1876 E. de Catelin, sous le pseudonyme de S. d'Arve, édite *Les fastes du Mont-Blanc*, véritable chronique alpine du Mont-Blanc. En 1877 C. Durier conçoit *Le Mont-Blanc* qui connaîtra un succès considérable. En 1989 paraît *The Annals of Mont-Blanc* de C.-E.

Mathews, qui se distingue par une grande rigueur sur le plan historique du Mont Blanc et pour une bibliographie complète.

Aujourd'hui la montagne continue à envahir l'imaginaire du monde entier. L'alpinisme se distingue par deux tendances opposées : d'une part les grimpeurs qui profitent des voies normales et équipées, et d'autre part ceux qui visent à l'impossible grâce au développement de protections et d'équipement (crampons, mousquetons, manchons, rappels, baudrier, corde, longe, dégaines, etc.) de plus en plus sûres, aux prévisions météorologiques toujours plus précises et à l'acquisition de nouvelles connaissances. On veut atteindre les sommets par toutes les arêtes, par tous les versants. Cependant, avec la naissance de l'alpinisme, les exploits héroïques, c'est-à-dire le défi pour la conquête du sommet, se banalisent en exploits sportifs, souvent médiatisés, bien que la montagne demeure un lieu dangereux. Déjà Henriette d'Angeville en racontant son entreprise au Mont Blanc dans le journal intitulé *Carnet vert*, laissait transparaître une sensibilisation pour les dangers concernant la montagne. Dans ces journaux, elle écrivait : « On presse le pas, on ne dit mot, on dirait des gens poursuivis qui fuient un ennemi qu'ils n'osent se retourner pour regarder ! Au fait, il est là, l'ennemi, c'est la mort ! Elle est suspendue sur la tête, elle est sous les pieds, car un pont de neige vous sépare d'abîmes de plusieurs centaines de pieds<sup>30</sup> ». D'ailleurs, la montagne ne cesse d'être une menace aussi bien pour les alpinistes que pour les paysans : il suffit de penser au danger d'avalanches qui ont marqué la vie de beaucoup d'entre eux. Pour cette raison, en 1958, à la suite d'une tragédie – la longue agonie de deux alpinistes belges Vincendon et Henry, qui ont connu la mort à cause d'une tempête lors d'une ascension au Mont Blanc – le premier organisme professionnel et unique de secours, mis en place par la gendarmerie, ensuite nommé « Pelotons de gendarmerie de haute montagne (PGHM) » naît. De plus, pendant ces années, les réalisateurs et les auteurs qui se consacrent dans ces entreprises mélangent les éléments réalistes tels que les aspects techniques de l'alpinisme et des expéditions avec des récits tous à fait imaginaire.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, la montagne crée une science, un sport, l'alpinisme ; elle forge un nouveau type humain, l'alpiniste ; le livre de voyage sera, à tout coup, une entreprise de librairie et, souvent, par derrière, cachera quelque spéculation hôtelière ou autre<sup>31</sup>. Le récit d'ascension prend le relais. Les Alpes ne sont plus le rempart qui obstrue, qui gêne, qui arrête, mais physiquement et moralement l'homme sait les franchir. Ce n'est pas la conquête d'un nouveau monde mais d'une terre qui a toujours été présente. La montagne devient lieu de visitation, lieu

---

<sup>30</sup> Émile Gaillard, *Une Ascension Romantique en 1838, Henriette d'Angeville au Mont-Blanc*, Lire Chambéry, France 1947, p. 90.

<sup>31</sup> John Grand-Carteret, *La Montagne à travers les âges, op.cit.*, p. 40.

d'habitation, endroit de passage, endroit de séjour. En particulier, à ce sujet, on rappelle Albert Smith qui a renouvelé l'image de la montagne d'objet esthétique à objet touristique-commercial, avec son roman *The Story of Mont Blanc*, publié en 1853. Au début de l'œuvre, l'auteur s'adresse au destinataire voire le touriste, pour lui prodiguer des conseils utiles pour le voyage dans les Alpes. À travers la narration de son entreprise, Smith persuade le lecteur à essayer lui-même. D'ailleurs, Smith est connu comme le créateur de la « publicité de montagne » : en 1852, il organise dans l'Egyptian Hall de Piccadilly, un spectacle avec le titre *La Scalata al Monte Bianco*, qui sera relancé pendant huit années consécutives. En outre, pour cet événement, il crée un jeu de l'oie *The New Game of the Ascent of Mont Blanc*, avec la collaboration du dessinateur W. Beverly, composé par 50 stations numérotées progressivement, représentant les étapes du voyage de l'Egyptian Hall au sommet du Mont Blanc. C'est le début aussi d'une vulgarisation par images de la montagne : d'ici à peu le grand paysage alpestre devient un fond banal sur lequel chocolatiers, fariniers, biscuitiers, pour n'en citer que trois, inscrivent des marques ou des firmes sociales.

Le voyage devient tourisme. Le pittoresque du romantisme est remplacé par le défi à satisfaire le goût et les attentes des touristes. En effet, l'alpinisme contribue aussi à l'édification des refuges. Autrement dit, le développement du tourisme alpin fait ressortir le besoin de bâtir des structures visant à héberger les montagnards éloignés de leurs foyers : le refuge devient une étape nécessaire pour atteindre le sommet. Déjà en 1795, au pied du Mont Blanc, Marc-Théodore Bourrit fait construire un bâtiment appelé Temple de la Nature sur le site du Montenvers, à côté d'un ancien abri construit par Charles Blair en 1779. Toutefois, le premier refuge officiel des Alpes date de 1852 et il est bâti au Col du Théodule, entre le Cervin et le Mont Rose. À la suite, d'autres refuges paraîtront pour faciliter les ascensions, tels que l'Apetto au Mont Viso ouvert en 1866, la Balma della Cravatta au Mont Cervin inauguré le 1867, la Capanna Gnifetti datant de 1876, et beaucoup d'autres.

Cependant, à ce propos il faut souligner qu'aujourd'hui la naissance de la randonnée a bouleversé la notion de refuge, qui à présent n'est qu'une destination convoitée à atteindre dans un jour d'été ou bien d'hiver. En outre, les formes architecturales et les matériaux employés pour les construire sont toujours plus innovants et créatifs, à tel point qu'on a la sensation de rupture avec le passé. La nature a été rongée par la construction d'infrastructures de plus en plus sophistiquées liées aux soucis d'accessibilités, qui ont modifié le paysage alpin et qui ont conduit au détachement de la nature de ces lieux : hélas, étant donné que les intérêts des touristes dépassent toujours ceux de la nature, les Alpes risquent d'apparaître un futile parc d'attraction.

Dans les années qui précèdent la Deuxième Guerre Mondiale naissent les premières stations touristiques, liées à la fréquentation de la montagne pour pratiquer les sports d'hivers, notamment le ski. Cette nouveauté demande aussi le développement des remontées mécaniques.

Cependant, si d'un côté les touristes demandent la satisfaction de leurs besoins, d'autre côté ils viennent aux Alpes pour découvrir les beautés de ces paysages, et pour rechercher les clichés dont ils rêvent, tels que les chalets, les bivouacs, les refuges, ou les prairies truffées de vaches et d'alpages. Dans ce contexte, il est impératif de trouver un équilibre entre histoire, identité, tradition, culture et modernité. Selon le *World Wildlife Fund* (WWF), la première organisation mondiale de protection de la nature, près de 120 millions de personnes visitent chaque année les Alpes. Dès lors, il est nécessaire d'adopter des mesures pour un développement du tourisme durable : selon l'Organisation Mondiale du Tourisme, il s'agit d'un tourisme qui tient pleinement compte de ses impacts économiques, sociaux et environnementaux actuels et futurs, en répondant aux besoins de visiteurs, des professionnels, de l'environnement et des communautés d'accueil. Il vise, notamment, à promouvoir la préservation des ressources naturelles, la diminution de la pollution, des déchets et l'impact sur le changement climatique, la réalisation de déplacements équilibrés dans l'espace et dans le temps, le respect des traditions sociales et culturelles, et bien d'autres ; en s'opposant au tourisme de masse qui a conduit à la destruction du paysage de montagne.

D'ailleurs, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, lorsque les industries anglaises offrirent la possibilité du congé aux ouvriers, le pasteur Thomas Cook proposa des voyages en train hors de la ville pour les familles. Ce phénomène sera l'*avant-garde historique* du tourisme de masse. Ensuite, dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, grâce au développement de cartes, de moyens de transport toujours plus rapides et plus fiables, de limitation du temps de travail, des vacances rémunérées et du temps libre, le tourisme devient une activité à la portée de tous<sup>32</sup>.

La fréquentation incontrôlée des touristes a causé des dégâts considérables. Il existe, notamment, quatre types de dégâts dus au tourisme. En premier lieu, les dégâts du tourisme inévitables, voire ceux liés à la pratique du tourisme, tel que l'émission de CO<sub>2</sub> due aux moyens de transport. En effet, pour les éviter, il faudrait supprimer le tourisme lui-même. En deuxième lieu, les dommages causés par l'excès de tourisme ; à ce propos on peut citer les croisières qui s'arrêtent à Venise, en polluant l'eau. En troisième lieu, les dégâts qui dépendent du comportement individuel objectivement erroné, tel que jeter les déchets en mer. Enfin, les dégâts qui dépendent du comportement individuel contingentement erroné, c'est-à-dire une

---

<sup>32</sup> Corrado Del Bò, *Etica del Turismo, Responsabilità, sostenibilità, equità, op. cit.*, pp. 19-21.

attitude qui s'avère être erronée dans un cadre précis, par exemple prendre de nombreuses douches dans les lieux où l'eau est une ressource rare<sup>33</sup>.

L'écosystème alpin n'est pas exclu : si une fois les montagnes étaient une destination pour une petite niche, aujourd'hui elles sont devenues un endroit fréquenté par tous, malheureusement certains d'entre eux se révèlent être impolis. D'ailleurs, qui n'a jamais trouvé des déchets le long des sentiers des montagnes ?

Les limites ont été dépassées par l'homme même dans ces lieux de haute montagne, ce qui a abouti à l'introduction de ces endroits dans la réalité d'aujourd'hui, voire dans les préoccupations environnementales. À cet égard, les livres cessent d'être le lieu de la matérialisation de la pensée de l'écrivain et un simple document composé de plusieurs pages, à l'appui de l'écriture, placés dans une librairie, mais ils deviennent un moyen pour sensibiliser le public et partager une idée. Les contributions à l'écologie et à l'écopoétique ne cessent d'apparaître. Nous aimerons, à notre tour, participer au développement de ces recherches, car la montagne est devenue particulièrement sensible aux problèmes environnementaux, voire au réchauffement climatique. D'ailleurs, on n'a jamais vu le paysage se modifier si vite qu'à présent.

## 2.2 Les Alpes d'aujourd'hui

Le réchauffement climatique est un phénomène global de transformation du climat, qui se caractérise par une augmentation des températures moyennes liées à l'activité industrielle et notamment à l'effet de serre. L'origine dite « anthropique » montre le lien avec les activités humaines. Le Groupe International d'Experts sur le Climat (GIEC), né en 1988, rassemble des scientifiques, climatologues, géologues, océanographes, biologistes, économistes, sociologues, ingénieurs, afin d'étudier l'évolution du réchauffement climatique et la façon dont les activités des sociétés humaines provoquent la hausse des températures. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le scientifique suédois Svante Arrhenius (1859 – 1927) découvre qu'un air riche en gaz carbonique retient plus la chaleur des rayonnements solaires, ce qui conduit à une augmentation de la température de l'air. Les activités industrielles, fonctionnant par la combustion du charbon, délivrent de grandes quantités de carbone dans l'atmosphère, l'air se transforme en CO<sub>2</sub> et capture plus de chaleur.

---

<sup>33</sup> *Ibid.*, pp. 57-59.

Pour lutter contre le réchauffement climatique, il faut tout d'abord réduire les émissions de gaz à effet de serre ; autrement dit, il faut se tourner vers les énergies renouvelables et éviter les énergies fossiles. En outre, il faut réduire la consommation d'énergie et éviter le gaspillage. Il faut adapter le mode de vie avant tout à la notion de résilience, voire la capacité pour un système donné, de surmonter les altérations provoquées par un ou plusieurs éléments perturbateurs, pour retrouver son état initial et/ou un fonctionnement normal, et ensuite au concept de développement durable, c'est-à-dire que les sociétés humaines doivent vivre et répondre à leurs besoins sans compromettre la capacité des générations futures à répondre à leurs propres besoins.

Pourtant, l'attention envers les questions environnementales ne sont pas si récentes : déjà, en 1843 apparaît *Travels Through the Alps of Savoy and other Parts of the Pennine Chain : with observations on the Phenomena of Glaciers*, un ouvrage du naturaliste et géologue écossais James Forbes (1809 – 1868). L'auteur décrit et analyse les observations effectuées lors de plusieurs étés dans la partie de la chaîne alpine située entre le massif du Mont Blanc et celui du Mont Rose, où ils se trouvent les plus hauts sommets et les plus grands glaciers d'Europe. En outre, Forbes nomme les découvertes du géologue suisse Jean de Charpentier (1786 – 1855), de l'ingénieur suisse Ignaz Venetz (1788 – 1859) et du biologiste suisse Louis Agassiz (1807 – 1873) sur le mouvement des glaciers et sur les changements climatiques. De plus, dans le frontispice de l'œuvre de Forbes on voit une table glaciaire, placée au confluent des glaciers qui formaient alors la Mer de Glace : un bloc de granit d'une dimension importante juché sur une étroite et haute colonne de glace ; un glacier formé par la confluence du glacier du Tacul et du glacier de Leschaux, qui s'écoule vers la vallée de l'Arve, sur le territoire de la commune de Chamonix-Mont-Blanc, donnant naissance au torrent nommé Aveyron. Le bloc mesurait 23 X 17 pieds et son épaisseur était de 3,5 pieds – 1 mètre correspond à 3,28084 pieds – lorsque Forbes le vit pour la première fois, en juin 1842. Dans cet ouvrage, James Forbes réfléchit sur les fluctuations des glaciers :

Long after icy scenes have become perfectly familiar, we find that the eye is still uneducated in these respects, and that phenomena the most remarkable when pointed out, have utterly escaped attention amidst the magnificence of the surrounding scenery, the invigoration which the bracing air produces, and the astonishing effect of interminable vastness with which icy plains outspread for miles, terminated by a perspective of almost shadowless snowy slopes, impress the mind [...] I had visited the Mer de Glace, and during two of them, 1832 and 1839 I had traversed many miles of its surface. [...] It has already been observed, that one of my first cares on reaching the glaciers in June, was to ascertain the level of the ice at station A. These levels were taken from time to time, and afford

unequivocal proof of the depression of the surface of the glacier during summer, to an extent which has probably not been suspected. Now this depression is not necessarily the result of superficial waste alone. I doubt whether it is even mainly due to that cause – and not rather to a subsidence of the entire mass of the ice, which visibly collapses as the warm season advances.[...] Farther than this, I spent some weeks amongst the glaciers in June and July 1842, without even approximating to a theory either of motion or of structure, until at length I began to fear, that days and months of incessant observation, or patient thought, would leave me no wiser about this great problem, than when I commenced<sup>34</sup>.

D'autres savants, tels que L. Agassiz, John Tyndall ou Joseph Vallot, Martin Barry ont passé de longues semaines sur la glace pour tenter de répondre aux interrogations posées par le complexe système glaciaire. L. Agassiz parle de l'influence du climat pour ce qui concerne la formation des glaciers : « La température estivale exerce une influence bien plus grande sur les glaciers. Leur aspect extérieur, leur fonte plus ou moins active, leur avancement tantôt accéléré tantôt ralenti, sont les conséquences de la température de l'été<sup>35</sup> ». John Tyndall, dans *The Glaciers of the Alps*, s'attarde sur les théories des causes des mouvements des glaciers :

Perhaps the first attempt at forming a glacier-theory is that of Scheuchzer in 1705. He supposed the motion to be caused by the conversion of water into ice within the glacier; the know and almost irresistible expansion which takes place on freezing, furnishing the force which pushed the glacier downward. This idea was illustrated and developed with so much skill by M. de Charpentier, that his name has been associated with it; and it is commonly known as the Theory of Charpentier, or the Dilation-Theory. M. Agassiz supported this theory for a time, but these own thermometric experiments show us that the body of the glacier is at a temperature of 32° Fahr.; that consequently there is no interior magazine of cold to freeze the water with which the glacier is supposed to be incessantly saturated. [...] Another early surmise was that of Altmann and Grüner (1760), both of whom conjectured that the glacier slid along its bed. This theory received distinct expression from De Saussure in 1799; and has since been associated with the name of that great alpine traveler, being usually called the 'Theory of Saussure', and sometimes the 'Sliding Theory'<sup>36</sup>. Tyndall continue en évoquant aussi la théorie de Forbes: a glacier is an imperfect fluid, or viscous body, which is urged

---

<sup>34</sup> James Forbes, *Travels Through the Alps of Savoy and other Parts of the Pennine Chain: with observations on the Phenomena of Glaciers*, Adam and Charles Black, Edinburg 1843, pp. 58, 59, 153, 154, 158.

<sup>35</sup> Louis Agassiz, *Nouvelle études et expériences sur les glaciers actuels, leur structure, leur progression et leur action physique sur le sol*, Victor Masson, Paris 1847, pp. 21-22.

<sup>36</sup> John Tyndall, *The Glaciers of the Alps, being a narrative of excursions and ascents, an account of the origin and phenomena of glaciers, and exposition of the physical principles to which they are related*, Ticknor and Fiedls, Boston 1860, p. 296.

down slopes of a certain inclination by the mutual pressure of its parts. The theory is called the 'Viscous Theory'<sup>37</sup>.

Dans l'ouvrage *Trois jours au Mont-Blanc. Cinq ascensions au sommet*, Joseph Vallot s'interroge sur le rôle des poumons dans la respiration sur le toit du Mont Blanc :

Dans la respiration habituelle, la capacité pulmonaire n'est pas utilisée tout entière à chaque inspiration ; ainsi au repos, j'inspire environ 60 centilitres d'air seulement, tandis que mon poumon peut en contenir 300 centilitres. Le sang se trouve donc en contact avec une assez grande quantité d'air, qui n'est renouvelée que par parties. Au Mont-Blanc, la diminution de pression produit une congestion diminuant la capacité du poumon, qui ne contient plus que 220 centilitres d'air au moment de l'arrivée au sommet ; de plus, chaque inspiration n'est plus que de 50 centilitres. On se trouve donc en présence d'une diminution, à la fois, de l'oxygène contenu dans l'air, de l'air contenu dans le poumon, et du renouvellement de cet air : c'est cette triple diminution qui cause l'état morbide<sup>38</sup>.

Martin Barry, publie en 1834 *Ascent to the Summit of Mont Blanc in 1834*. Déjà dans la première partie de l'ouvrage, l'auteur aborde le problème lié à la hauteur du Mont Blanc et du limite des neiges éternelles, à propos desquelles nomme d'autres montagnes :

The snow-line of the Alps in the high latitude of about 46°N. is only 8,300 feet above the level of the sea: that of Chimborazo, the highest of the Andes, 15,700: and that of the Himalayan Mountains, in latitude about 32°N., 17,000. Hence, though Mont Blanc is not equal in elevation, its covering of permanent snow occupies a cone, nearly one half higher than that of Chimborazo, and scarcely inferior to that of the highest peak of the Asiatic range<sup>39</sup>.

En plus, l'écrivain montre un intérêt envers les glaciers, en particulier il se concentre sur les processus de transformation, de mouvement, de formation des crevasses, séracs, avalanches et glissements de terrain : « The surfaces of glaciers present, besides, great and general inequalities, which using a geological expression, may be called slips, with vast overhanging mural precipices, referable to corresponding inequalities in the beds of their ravines<sup>40</sup> ».

De nos jours, le réchauffement climatique est de plus en plus évident : selon les scénarios d'émission de gaz à effet de serre prévisible pour la fin du XXI<sup>e</sup> siècle, à cause de

---

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 311.

<sup>38</sup> Joseph Vallot, *Trois jours au Mont-Blanc. Cinq ascensions au sommet*, Club Alpin Français, Paris 1888, p. 24.

<sup>39</sup> Martin Barry, *Ascent to the Summit of Mont Blanc in 1834*, William Blackwood, Edinburg 1836, p. 7.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 17.

l'augmentation des températures moyennes et de la diminution des précipitations, on doit s'attendre à une persistance et une amplification du déclin des glaces. Le manteau neigeux hivernal se détériorera, ce qui mettra en danger l'activité économique liée à sa permanence pendant une bonne partie de l'hiver. Les glaciers rétréciront fortement et disparaîtront dans de nombreuses régions. Les montagnes n'auront plus des glaciers couvrant les plus hauts sommets et le massif du Mont Blanc – témoin d'une identité – qui a écrit de nombreuses pages des récits de voyages évanouira et ne demeurera qu'un vague souvenir.

Le manteau neigeux saisonnier résulte des chutes de neige répétées entre le début de la saison froide, au mois d'octobre, et le démarrage de la saison chaude, février-mars. Au printemps, le manteau neigeux commence à diminuer dès lors que les conditions de fonte – soleil et pluie – deviennent prédominantes. Par conséquent, le manteau neigeux saisonnier résulte être un bon indicateur du climat : une couche de neige qui se dégrade au cours des années, alors que les volumes d'eau précipités ne changent pas de façon significative, indique une atmosphère qui se réchauffe. L'augmentation de la température moyenne de l'atmosphère terrestre, depuis le XIX<sup>e</sup> siècle – date qui marque la fin du petit âge glaciaire, voire la période de 1300 à 1860 – 1880 désignant dans les Alpes trois grandes crues glaciaires –, a accentué la retraite des glaciers. Le glacier des Bossons a reculé de plus de 600 mètres en 25 ans (1982 – 2007) ; la Mer de Glace s'est retirée de 500 mètres et a perdu 40 mètres d'épaisseur entre 1995 et 2008 au point qu'il n'est plus possible de creuser la grotte de glace visitée chaque année par plus de 300 000 personnes à son emplacement actuel<sup>41</sup>. En 2019 le glacier a perdu 10 mètres en hauteur. En effet, selon les scientifiques, le plus grand glacier français est en train de fondre à vue d'œil et il aura disparu d'ici à 2050, 2070 au plus tard. Une disparition qui résulte bien sûr, d'abord, du réchauffement de la température de l'air en altitude : la baisse des précipitations sous forme de neige en altitude limite la formation de glace dans la zone d'accumulation du glacier, En plus, de la remontée de la limite pluie/neige en hiver au printemps : la zone d'ablation – zone où le glacier perd plus de glace par la fonte et l'évaporation, résultant du rayonnement solaire, de bris de glace ou de vêlages – n'est plus recouverte de neige ce qui diminue l'albedo du bas du glacier, voire la capacité de refléter le rayonnement solaire. Une diminution de l'albédo signifie une accélération de la fonte des glaciers. Encore, des canicules – telle celle de l'été 2003 –, à savoir une période de très grande chaleur, en période estivale : les températures élevées accélèrent la fonte de la glace et la dissipation rapide de la neige de

---

<sup>41</sup> Jean-Paul Roudier, *Chamonix Mont-Blanc. Une vallée au destin d'exception*, Édition du signe, France 2012, p. 178.

l'hiver à la surface de la zone d'ablation qui, en devenant plus sombre, absorbe d'avantage le rayonnement solaire et fond plus vite. Enfin, de la disparition du pergélisol (*permafrost*), c'est-à-dire un sol ou une paroi rocheuse qui subsiste à l'état gelé pendant plus d'un an et qui résiste donc à la fonte estivale<sup>42</sup>. La disparition du pergélisol, en hiver, accélère l'éboulement des moraines et des parois rocheuses sur les bords du glacier – dont les détritiques rocheux se déposent sur le glacier –, diminue l'albédo du glacier et accélère la fonte toute l'année.

Pour résumer, depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, les glaciers ont perdu près de 50% de leur surface et de leur masse. Selon le chercheur au CNRS Jacques Mourey, la température moyenne de 2°C dans les Alpes augmente depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et c'est la saison hivernale qui est la plus impactée avec une hausse de 2,8°C, comme l'explique dans une étude sur les conséquences du réchauffement climatique sur les environnements de haute montagne. En particulier, de 1980, on a enregistré une hausse de la température hivernales, avec des exceptions, telles que les étés 1987, 1993, 1995, 2001, car l'hivers se sont prolongés par des printemps neigeux et ont été suivis d'étés maussades, et l'hiver 2008 – 2009 caractérisé par des fortes chutes de neige. Encore, dans les parois rocheuses du massif du Mont-Blanc, les savants de l'université de Savoie/CNRS à Chambéry, Ludovic Ravel et Philippe Deline, ont révélé 350 écroulements de l'année 2007 à l'année 2014. Les chercheurs attribuent la fréquence accrue de ces écroulements rocheux à la fonte du pergélisol contenu dans ces parois, qui désolidarise les feuillettes de roches jusque-là soudés par le gel et favorise la circulation des eaux de fonte dans le réseau de fissures<sup>43</sup>. En juin 2005, 260 000 m<sup>3</sup> de matériel rocheux se sont détachés, emportant le célèbre pilier Bonatti culminant à 3660 mètres, situé à Sud-Ouest des Aiguilles du Dru, symbole de l'alpinisme.

Les stations de ski, aussi, en subissent les conséquences : en Vallée d'Aoste les stations de ski sont encore viables, mais pour combien de temps encore ? En effet, depuis plusieurs années l'ouverture des domaines skiables a retardé à cause du manque de neige. La durée de couverture neigeuse raccourcie de 8,9 jours par décennie entre 1970 et 2015, et la saison de neige commence 12 jours plus tard et se termine 26 jours plus tôt. Certains domaines skiables investissent des millions d'euros pour s'équiper d'enneigeurs et pour créer de nouveaux téléskis, remontées mécaniques, téléphériques, télécabines, toujours plus en haut, pour aller chercher la neige ; ils sont construits grâce à des initiatives privées ou publiques, pour faciliter l'accès à la haute montagne – différemment inaccessibles – au plus grand nombre – adultes et

---

<sup>42</sup> Bernard Francou, Christian Vincent, *Quoi de neuf sur la planète blanche ? Comprendre le déclin des glaces et ses conséquences*, Glénat, Grenoble 2015, p. 61.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 65.

petits – et transforment les alpages en espaces de loisirs. Lors de son ouverture en 1955, le téléphérique de l’Aiguille du Midi à Chamonix est le plus haut du monde à 3842 mètres d’altitude. En 2015, Sky Monte Bianco ouvre au public. D’autres stations de sports d’hiver font appel à des hélicoptères pour offrir une descente épatée aux skieurs. Des solutions qui n’aboutiront à rien, si on n’adoptera pas de dispositions rigoureuses et ciblées.

L’écosystème alpin est en train de se dénaturer, autrement dit le changement climatique est en train de perturber le territoire de montagne et les activités qui y sont liées et de créer une montagne plus dangereuse. Quoi faire ? Promouvoir l’établissement des parcs nationaux et régionaux qui aident à préserver les équilibres des systèmes et un tourisme durable c’est sûrement la première étape. De plus, un grand nombre de projets de recherche et de coopérations territoriales sont consacrés au développement durable des régions alpines, tels que le programme transfrontalier France-Italie « Alcotra », le programme transnational « Espace Alpin », le programme Opérationnel Interrégional des Alpes « Poia », et de nombreux d’autres. En outre, depuis 2003, la fondation *Montagna Sicura* est engagée dans la protection et la sauvegarde des glaciers de la Vallée d’Aoste, notamment dans la surveillance de la Mer de Glace.

Un véritable enjeu à gagner pour une montagne toujours plus en difficulté. La beauté et la singularité de nos montagnes risquent d’être détruites. Toutefois, l’avenir est plein d’imprévus : même si dans leur totalité la montagne paraît immobile, emprisonnée dans une dimension intemporelle et dans une éternité immuable – l’écrivain Dino Buzzati soutenait que c’était cette immobilité des montagnes à attirer l’homme : « Sorge nell’uomo il confuso desiderio di aderire, di adeguarsi, di identificarsi in certo modo a tanta immobilità<sup>44</sup> » – il ne faut pas oublier qu’en nature tout est changeant.

D’ailleurs, même la période historique que nous sommes en train de vivre, pour certains apparaît liée à la nature, à savoir aux questions environnementales. L’article *Implications of COVID-19 for the Environment and Sustainability* publié par l’Institute for Global Environmental Strategies donne beaucoup à réfléchir :

It has been predicted that multiple causes, including climate change, land-use change and biodiversity loss, will lead to changes in the patterns of vector-borne diseases. [...] In the case of COVID-19, however, the outbreak was not caused by the increase in vector habitat range; rather, the virus spread across the globe through the rapid and massive movement of people associated with modern mobility. Indeed, local events resulting from unsustainable practices can be amplified by

---

<sup>44</sup> *Le montagne di Buzzati fra vissuto e rappresentazione; montagne di vetro, di pietra, di carta*. Atti 14, Filmfestival Internazionale Montagna, Trento 1994.

global mobility of goods and people. Since this phenomenon is not seen to be directly related to climate change, such risks have not necessarily been sufficiently discussed within the context of climate adaptation. However, ecosystems are changing dramatically due to climate change. These changes expand transition zones where species from different habitats interact and thereby elevate the risk of pathogen spillover. In other words, it is fully conceivable that climate change can become an indirect factor contributing to the rise in frequency of infectious diseases like COVID-19. Therefore, as illustrated by this current crisis, it is necessary to consider infectious disease risk as another important impact of climate change<sup>45</sup>.

Au début de la pandémie du Covid-19, les scientifiques croient que le coronavirus était issu des chauves-souris, dont le changement climatique a modifié la répartition à l'échelle mondiale de leurs populations, comme l'explique le Dr. Robert Beyer sur la revue *Science of The Total Environment*. Selon cette étude, lorsque l'aire de répartition géographique des espèces change en raison des modifications climatiques, les virus dont elles sont vectrices se rapprochent des êtres humains, directement ou en se transmettant à d'autres espèces endémiques des habitats envahis. De plus, le changement climatique influence la propagation des virus par le biais des températures : les températures plus élevées augmentent les risques de transmission car elles accroissent la charge virale des espèces et améliorent la tolérance des virus à la chaleur, ce qui augmente les taux d'infection, étant donné que l'un des systèmes de défenses contre les maladies infectieuses est de faire monter la température corporelle. Selon ce point de vue, le changement climatique joue un rôle essentiel dans la transmission et l'évolution des virus dangereux. Il est par conséquent fondamental de tenir compte de l'impact du changement climatique dans le contexte de la santé publique mondiale. Cependant, à ce jour, la provenance du coronavirus demeure douteuse : en effet, même si la plupart de spécialistes attribuent la naissance du virus Covid-19 aux animaux, une minorité pense qu'il s'agit d'une faute de laboratoire ou d'une autre raison inconnue. En tout cas, il est clair que nous vivons une époque de changement et que le monde ne peut plus regarder ailleurs.

Cette attitude nous ramène à la pensée d'Albert Camus, lequel a été engagé dans la recherche d'une règle de vie et d'une conduite adaptée à l'agnosticisme voire la doctrine qui préconise le refus de toute solution aux problèmes humaines. Dans le livre *Albert Camus : « Il faut vivre maintenant »*, après avoir préconisé une révolte solitaire contre une condition humaine qui paraît absurde, l'auteur propose une révolte collective en faveur de la vie, contre tout ce qui risque de la dégrader en soi-même et dans les autres. Un tel amour se fonde sur un

---

<sup>45</sup> AA.VV. « Implications of COVID-19 for the Environment and Sustainability », dans IGES, 14 mai 2020, pp. 10-11.

amour de la vie qui exige de l'individu qu'il se dépasse en autrui, qu'il renonce à lui-même au bénéfice des autres dont il se reconnaît solidaire. Camus nous délivre un message d'espoir qui s'intègre bien de nos jours : « il faut vivre maintenant et cesser de désespérer ». En 1946, Albert Camus achève *La Peste*. Cet ouvrage semble être un reflète de la pandémie que nous vivons aujourd'hui. En particulier, le récit se subdivise en cinq parties qui correspondent aux cinq moments principaux de la maladie<sup>46</sup>. D'abord, l'apparition de la maladie : à la stupeur de son apparition suit l'inquiétude, car une maladie mortelle fait son apparition. Les autorités décident la fermeture de la ville. Ensuite, la progression de la maladie : les habitants, mis en quarantaine, sont prisonniers dans leur propre ville. Les infections et les décès se multiplient : quelques-uns tentent de s'enfuir – aujourd'hui aussi dans les montagnes – d'autres s'accommodent à la maladie. En plus, des volontaires se regroupent pour lutter contre elle, en s'organisant en formations sanitaires, lesquelles apportent un aide efficace à un corps médical insuffisant et dépassé par les événements. Encore, le sommet de la maladie et le palier de la maladie : les deux seules étapes qui se différencient d'aujourd'hui, car si chez Camus l'été est la saison dans laquelle la maladie rejoint l'apogée et l'hiver est la saison de stationnement, de nos jours l'été représente le moment de stationnement et l'hiver celui d'aboutissement. Finalement, la fin de l'épidémie – chez Camus la fin de l'épidémie correspond au froid de l'hiver, grâce auquel le bacille de la peste perd de sa virulence – qu'on attend encore aujourd'hui.

De plus, dans ses œuvres, Albert Camus, aborde le thème de l'amour. Selon l'auteur, seule la force de l'amour fait disparaître l'angoisse et la peur. Même si, évidemment l'amour dont on parle à rien à avoir avec celui auquel nous nous référons – Camus traite l'amour entre époux ou amants –, à notre époque ce discours ne semble pas si loin lorsque l'on convient aux événements actuels. D'ailleurs, Camus souligne avant tout que l'amour de vivre est si puissant qu'il donne à l'homme la force de surmonter tous les malheurs, et ensuite que les relations avec les êtres nous aident toujours à continuer parce qu'elles supposent toujours des développements, un avenir. Même Dostoïevski disait « il faut aimer la vie avant d'en aimer le sens ». Nous aimerons interpréter ces pensées en disant que l'amour de vivre est une force qui permet d'agir, il donne un sens à l'existence, et que la volonté de vivre mieux suffit à se battre contre tout ce qui pourrait détruire le monde. Pour Camus, l'amour de la vie et l'effort pour mieux vivre sont à l'œuvre depuis toujours dans l'histoire des hommes, jusqu'à l'époque actuelle. L'amour est une force qui donne à la volonté l'élan nécessaire à la réalisation du bien moral. Dans l'actualité, le bien moral réside évidemment d'un côté pour ce qui concerne la pandémie du Covid-19, dans

---

<sup>46</sup> François Chavanès, *Albert Camus : « Il faut vivre maintenant »*, Cerf, Paris 1990, p. 94.

le vaccin, dans le respect des règles et des mesures en vigueur pour freiner la propagation du coronavirus, et d'autre côté pour ce qui est des problèmes environnementaux, dans la mise en place de solutions pour défendre la planète menacée. En effet, comme l'affirme Cyril Dion dans la préface du livre *Mon cœur contre la terre* de Éric de Kermel « pour révéler l'immense défi du dérèglement climatique ne suffit pas d'être assommé de chiffres et de constats, mais nous avons besoin de sentir que la situation est grave. La réaction à ce phénomène ne peut se nourrir uniquement d'angoisse mais aussi d'amour ». À cet égard, l'amour, dont Camus parlait, apparaît près à nous. Comme le disait Antoine de Saint-Exupéry : « On ne voit bien qu'avec le cœur, l'essentiel est invisible pour les yeux<sup>47</sup> ».

De nos jours, l'humanité est appelée à faire face à la crise environnementale : les hommes ont perdu l'empathie envers le monde dans lequel y habite, ils sont devenus incapables de sentir la nature, ils ont donné lieu à une relation parasitaire avec la Terre et ils ont donné naissance à la culture *no limits*, voire le désir d'avoir toujours plus. Heureusement, la pandémie du Covid-19 a réactivé chez de nombreuses personnes la nécessité de relire le rapport avec la nature, notamment avec la montagne qui est redevenue un lieu privilégié où se réfugier et où pouvoir se régénérer. En effet, l'impossibilité de passer du temps en contact direct avec elle a fait surgir la conscience d'un lien profond entre l'homme et le monde qui l'abrite.

Les récits des auteurs représentent des sources essentielles pour appréhender le nouvel attrait qu'exerce ces territoires, pour apprendre des messages d'espoir et pour éveiller l'intérêt envers ces endroits menacés : les touristes ne sont plus seulement les hommes jeunes anglais et français du Grand Tour, mais concerne hommes et femmes de tous les âges. Aujourd'hui, les hommes qui s'aventurent dans la montagne s'identifient en tant que randonneurs, dans la mesure où ils parcourent les sentiers, alpinistes dans la mesure où ils gravissent les sommets, sportifs dans la mesure où ils font de compétitions le long des sentiers, poètes et peintres dans la mesure où ils décrivent ces lieux, médecins dans la mesure où ils se soucient d'eux-mêmes en cas de nécessité, météorologues dans la mesure où ils doivent faire face aux changements climatiques. Le rôle du voyageur montagnard exige, donc, une connaissance de toutes les sciences humaines et la montagne devient un territoire de découverte et de loisir. La montagne a toujours évoqué des images, des sensations et des sentiments teintés de nuances et de couleurs en enrichissant nos souvenirs et nos expériences. Beauté, neige, froid, espaces vierges, liberté, solitude, dépassement de soi, risques, dangers, air pur, ruralité, fascination, contemplation, solitude sont des clichés désormais répandus. Toutefois, elle est en mouvement :

---

<sup>47</sup> Antoine de Saint-Exupéry, *Le petit prince*, Gallimard, Évreux 2011, p. 76.

bientôt si les hommes ne modifient leurs comportements presque tous ces clichés changeront et les Alpes deviendront autre chose par rapport à ce qu'on a découvert il y a longtemps. Une véritable honte pour un territoire que pourrait être l'occasion de rétablir l'équilibre entre le développement économique, la cohésion sociale et le respect du paysage.



### 3. Le tourisme littéraire

#### 3.1 Sur quelques notions en matière de tourisme littéraire

Dès le XIX<sup>e</sup> siècle on a vu naître les parcs à thème, tels que *Disneyland Park* à Los Angeles, *The World of Beatrix Park* dans le parc national anglais du Lake District, *l'Europa Park* en Allemagne, et bien d'autres. Ces nouveaux établissements ont accru le nombre de visiteurs, désireux de vivre en direct les aventures des films vus, phénomène connu sous le nom de *movie tourism*, à savoir l'augmentation des visites touristiques pour découvrir les décors d'un film. En outre, même la naissance du tourisme de librairie, voire les foires et les salons du livre, les festivals dédiés à un genre littéraire, tels que la bande dessinée ou le roman policier, ont offert la possibilité aux lecteurs d'éprouver de nouvelles expériences. En effet, le tourisme littéraire – voire une forme de tourisme culturel dans lequel les visites d'un lieu, motivées par leur lien avec un auteur ou une œuvre, rendent hommage à l'écrivain ou font retrouver l'ambiance d'un moment spécifique d'un livre – s'est développé pendant les années et il s'est amplifié même avec l'apparition du web : grâce aux sites web, tel que *GéoCulture*<sup>48</sup>, les randonneurs peuvent, finalement, planifier leurs excursions littéraires et accéder aux extraits d'œuvres pour découvrir les lieux des romans et les traces des parcours littéraires. Cependant, encore une fois, les Anglais anticipent les Français, car de nombreuses publications concernent avant tout le monde académique anglo-saxonne (Shelagh Squire, David Herbert, Hans-Christian Andersen, Mike Robinson, Nicola Watson, pour n'en citer que quelques-uns) et ensuite le monde académique francophone. En particulier, la thèse d'Aurore Bonniot-Mirloup, *Imaginaire des lieux et attractivité des territoires. Une entrée par le tourisme littéraire : maisons d'écrivain, routes et sentiers littéraire*, soutenue en 2016, en marque le démarrage. Elle s'intéresse à l'invention des lieux, à leur animation, à leur intégration territoriale, et à leur appropriation par les habitants et les touristes.

La littérature joue un rôle fondamental dans le développement du tourisme littéraire, qui vise à faire découvrir et redécouvrir les lieux liés aux livres des écrivains. Les lecteurs-touristes disposent d'un amour des livres et d'un état d'esprit curieux et aventureux : ils s'intéressent à la façon dont les lieux influencent l'écriture ; et ils sont fascinés par les localités de naissance, de résidence, de vacances, de mort des auteurs, par leurs itinéraires de voyage, par les véritables scènes d'événements des ouvrages, par les monuments commémoratifs, par la pensée de

---

<sup>48</sup> *GéoCulture – Le Limousin*, en ligne : <https://geoculture.fr/>. Dernière consultation : 15 février 2022.

l'auteur, et de nombreux d'autres. Autrement dit, le tourisme littéraire a permis de découvrir le monde décrit et illustré par les écrivains. En Angleterre, la littérature a fait partie du Pays depuis des siècles : les villes d'Oxford et de Cambridge ont été le lieu de naissance de nombreux auteurs, tels que Oscar Wilde, JRR Tolkien, Lewis Carroll, et bien d'autres ; en outre, plusieurs scènes des films – le film d'Harry Potter pour citer un cas connus de tous – ont été tournées dans ces villes ; enfin un grand nombre d'auteurs anglais les plus célèbres, tels que William Shakespeare et John Keats, pour n'en nommer que quelques-uns, ont marqué l'histoire de l'Angleterre. Également, la France possède un patrimoine littéraire significatif : ses villes, tout en étant évidemment le lieu de naissance de beaucoup d'auteurs français, marquent la vie des écrivains et, notamment, la ville de Paris est le cœur de l'action des certains romans d'Émile Zola (*Le Ventre de Paris*, *Au Bonheur des Dames*, *Les Rougon-Macquart*), de Victor Hugo (*Les Misérables*, *Notre-Dame de Paris*), d'Alexandre Dumas (*Les trois Mousquetaires*), de Charles Baudelaire (*Le Spleen de Paris*), de Théophile Gautier (*Paris et parisiens*) et de nombreux d'autres. Plusieurs agences proposent des itinéraires guidés ou non-guidés et certains d'entre elles soutiennent les visiteurs dans le choix des hébergements plus avantageux, dans les transferts et la planification du séjour.

En outre, il existe différentes typologies de circuit littéraire : le « circuit biographique » vise à une compréhension profonde de la vie de l'auteur et de son impact sur son œuvre et il utilise généralement des photos historiques, souvent en noir et blanc, pour montrer le parcours biographique ; le circuit nommé « paysage littéraire » – un parcours qui couvrent un territoire géographique étendu – qui essaye de rendre des impressions sensorielles aux visiteurs, en s'appuyant sur des citations connues ; le circuit « générique » conçu par les offices de tourisme, qui cherche à valoriser la tradition intellectuelle d'une région ou bien d'une ville. De plus, les circuits littéraires, à travers l'utilisation de cartes imprimées ou interactives, guident les visiteurs tout au long des parcours piétonniers, cyclables ou carrossables. Encore, parfois même la construction d'un site web, qui présente sous forme virtuelle un lieu ou un itinéraire lié aux auteurs et à leurs œuvres, offre l'opportunité de plonger dans l'ambiance d'un livre. Pour citer un exemple on peut rappeler le tour virtuel de la maison de l'écrivain William Faulkner proposé par l'Université du Mississippi.

## 3.2 Les Alpes valdôtaines

La Vallée d'Aoste propose des itinéraires culturels, tels que « la ville romaine antique et les endroits médiévaux au charme indéniable<sup>49</sup> », un circuit classique pour découvrir le centre historique de la ville d'Aoste à l'époque de l'ancienne colonie romaine d'*Augusta Praetoria Salassorum* et des trésors monumentaux médiévaux ; « Architecture rurale et ethnographique dans la basse Vallée du Cervin<sup>50</sup> », un parcours à la découverte d'anciens bourgs conservant l'architecture alpine, des moulins de la Madeleine, du musée ethnographique de Torgnon et du hameau de Chamois ; « La Basse Vallée d'Aoste et ses châteaux<sup>51</sup> », un itinéraire à l'exploration des châteaux et des certains bourgs suggestifs de la Basse Vallée d'Aoste ; et bien d'autres, malgré le manque d'un circuit littéraire aussi bien dans la ville que dans les Alpes.

De plus, les principaux pôles de fréquentation touristique se sont développés autour des quatre montagnes de la Vallée d'Aoste, notamment le Mont Blanc, le Mont Rose, le Cervin et le Grand Paradis, malgré les efforts de la politique régionale de répandre les flux touristiques de façon plus homogène. Une exception est représentée par la ville d'Aoste, grâce à son patrimoine historique et à Saint Vincent où il se trouve le Casinò.

Selon Aurelio Marguerettaz, ancien Assessorat au Tourisme, ce manque s'explique à travers le plan de marketing 2010/2013 de l'année 2019 de la Vallée d'Aoste, conçu dans un moment difficile pour l'économie, voire de crise, qui a conduit les acteurs économiques à modifier leurs habitudes et leurs stratégies, ainsi que les touristes à modifier leurs coutumes. En particulier, le but du plan a été celui d'augmenter les flux touristiques en diversifiant les motivations d'attraction, et celui de désaisonnaliser la demande et la répandre de manière plus homogène sur le territoire régional. En l'occurrence la région a réfléchi sur les produits appelés produit *star/vedette*, en raison de la primauté de quelle elle pouvait se vanter et privilégier face aux autres Pays. Le ski nordique, le ski de descente, les randonnées, les hautes-voies, l'alpinisme, l'escalade sur glace, les refuges, les châteaux, les parcs, le VTT, les guides, la SkyWay, les compétitions en haute altitude, telles que l'*Ultra Trail* ou le *Tor des Geants*,

---

<sup>49</sup> Vallée d'Aoste, site officiel du tourisme en Vallée d'Aoste, en ligne : <https://www.lovevda.it/fr/base-de-donnees/8/itineraires-culturels/vallee-d-aoste/aoste-la-ville-romaine-antique-et-les-endroits-medievaux-au-charme-indeniable/1856>. Dernière consultation : 18 février 2022.

<sup>50</sup> Vallée d'Aoste, site officiel du tourisme en Vallée d'Aoste, en ligne : <https://www.lovevda.it/fr/base-de-donnees/8/itineraires-culturels/vallee-d-aoste/architecture-rurale-et-ethnographie-dans-la-basse-vallee-du-cervin/1862>. Dernière consultation : 18 février 2022.

<sup>51</sup> Vallée d'Aoste, site officiel du tourisme en Vallée d'Aoste, en ligne : <https://www.lovevda.it/fr/base-de-donnees/8/itineraires-culturels/vallee-d-aoste/la-basse-vallee-d%E2%80%99aoste-et-ses-chateaux/1860>. Dernière consultation : 18 février 2022.

relèvent, bien sûr, de ce domaine. En effet, les touristes qui arrivent grâce à ces offres sont plusieurs. C'est pourquoi, pour proposer une nouvelle offre touristique, il faudrait concevoir un projet concret et après s'interroger sur le type de touriste qu'on doit satisfaire. Dans cette attitude, l'idée de départ de créer un parcours littéraire réel dans les Alpes ou dans la ville d'Aoste demeure douteux, puisque, hélas, nous vivons dans une époque où la technologie est en train de remplacer tous les domaines, aussi celui de la lecture. Actuellement, les livres ont le même risque de disparition des glaciers.

Toutefois, pour les chercheurs, les cristalliers, les scientifiques et les alpinistes l'écriture a toujours joué un rôle fondamental, car les ascensions, se déroulent, le plus souvent, sur des territoires lointains et inaccessibles aux yeux des spectateurs. Le récit devient ainsi un moyen pour faire connaître les aventures en haute altitude et pour faire découvrir les territoires éloignés des yeux du lecteur. L'urgence de renfermer le souvenir d'une excursion en montagne pour l'offrir aux lecteurs paraît évidente dans cette phrase prononcée par Émile Gaillard « Et vite, le petit carnet vert, pour ne rien laisser échapper de ses impressions<sup>52</sup> », en référence à Henriette d'Angeville, lors de son ascension au Mont Blanc.

À cet égard, l'écriture devient un moyen pour vivre la nouveauté de la hauteur : les scènes de la vie, présentées sous forme de dialogue ou de narration dans les romans, prennent pour décor la montagne, à savoir la nouvelle héroïne, et les auteurs s'attachent à elle-même.

Autant la montagne avait été crainte et redoutée, autant elle sera vénérée et bénie. Autant on la fuyait, autant on la recherchera et on l'aimera. En effet, l'action du *Médecin de campagne*, de Balzac, pour citer une œuvre connue, ne se passe-t-elle pas dans les montagnes de la Grande-Chartreuse ? La scène finale du roman d'Eugène Sue, *La Marquise Cornélia d'Alfi*, n'a-t-elle pas pour théâtre l'étroit espace du fauteuil de la Tournette, montagne de la Haute-Savoie ?<sup>53</sup>

C'est le rôle joué par la littérature, en tant que témoin des émotions et des aventures vécues au milieu des montagnes qui nous a donné l'envie de perpétuer et renouveler ce rapport entre les mots et les cimes.

---

<sup>52</sup> Émile Gaillard, *Une Ascension Romantique en 1838, Henriette d'Angeville au Mont-Blanc*, op.cit., p. 83.

<sup>53</sup> John Grand-Carteret, *La Montagne à travers les âges*, op.cit., p. 36.

### 3.3 Le tourisme littéraire à l'ère de la Covid

Il y a deux ans, la montagne s'est tue à cause de la pandémie du Covid-19 : refuges et domaines skiables fermés, touristes contraints à renoncer aux « semaines blanches » et aux excursions estivales, sont la réalité d'aujourd'hui. La Covid-19 a bouleversé, avant tout, la vie de milliards de personnes dans tout le monde, même celle des habitants des montagnes, mais aussi l'image des Alpes. Les clichés de la montagne ont disparu : hivers sans descendre des pistes, hivers sans cacao et sans balades en raquettes avec les amis, hivers sans luges pour les enfants, hivers et étés sans touristes sont le portrait qui désormais nous entoure. Les montagnes ont retrouvé leur état primitif : en effet, le « silence » a toujours été l'un des traits spécifiques des sommets. Autrement dit, si la ville – et plus généralement la plaine – se donne comme le lieu du vacarme, les lieux de haute montagne représentent un refuge, un havre de paix, en raison du silence qui les habite<sup>54</sup>.

De plus, pendant la pandémie nous avons compris que pour empêcher la diffusion du virus, il n'y avait pas d'autre solution que de stopper les contacts, donc les circulations. Nos montagnes sont devenues de nouveau des barrières – on l'a dit, les Alpes sont longtemps demeurées un obstacle à dépasser –, qui nous ont tenus prisonniers, en interdisant chaque lien avec nos voisins. Cependant, plusieurs citoyens des villes ont quitté les habitats concentrés en se réfugiant vers les hauteurs, notamment dans les lieux de montagne, persuadés qu'elle aurait pu résoudre les contraintes. En effet, dans notre région nous avons assisté à l'arrivée de propriétaires de résidences secondaires juste avant le confinement.

Le Professeur de l'École d'urbanisme de Paris, Martin Vanier, réfléchit sur la métaphore de la progression à corde tendue : la pratique de la cordée minimise le choc en cas de chute de l'un des grimpeurs ; il faut être ni trop près, ni détachés les uns des autres : reliés, mais à bonne distance. Pareil pour la pandémie. En effet, nous y sommes plus liés les uns aux autres que jamais. De plus, quand le confinement devient la condition de tous, il n'y a plus de confins qui tiennent, pas davantage les Alpes<sup>55</sup>. D'ailleurs, les grands chocs sociaux comme les guerres et les épidémies ont aussi pour effet de renforcer la cohésion sociale, le sentiment d'appartenance

---

<sup>54</sup> Voir Federica Locatelli, Françoise Rigat, *Les silences de la montagne. Littérature et discours alpins (XVIII<sup>e</sup> – XXI<sup>e</sup> siècles)*.

<sup>55</sup> Martin Vanier, « *Les Alpes et la pandémie : à corde tendue* », *Alpes Magazine* en ligne : <https://www.alpessmagazine.com/actualites/dessusdessous-bat-alpessmagazine.pdf>. Dernière consultation : 28 février 2022.

collective, ce que le sociologue français Émile Durkheim appelait l'intégration sociale<sup>56</sup> ». Encore, pour le secrétaire général de la CFDT (*French Democratic Confederation of Labour*), Laurent Berger, « la crise nous aura à la fois éloignés physiquement et rapprochés socialement<sup>57</sup> ».

D'un jour au lendemain, notre quotidien a changé : la pandémie a frappé tout le monde et a faussé la vision du monde. On a dû s'adapter à une nouvelle réalité et façon de vivre. La Covid-19 a mis en lumière la capacité d'adaptation et de solidarité ; elle a poussé à penser autrement, à aborder de manière différente le rapport avec les gens.

En outre, le virus nous a réappris la souffrance : affiché dans les fenêtres ou les balcons des maisons, peint ou dessiné par les enfants et les adultes, l'arc-en-ciel est devenu l'emblème d'espoir pendant la pandémie. En réalité, l'arc-en-ciel figure déjà dans de nombreux mythes à travers l'histoire, en tant que symbole d'espérance et, ensuite, il se répand dans la culture populaire, – l'arc-en-ciel apparaît dans *Somewhere Over the Rainbow* dans le film *Le magicien d'Oz*, pour citer une chanson connue de tous – ; en 1978 il devient le symbole officiel du mouvement LGBTQ, avec la création du drapeau conçu par l'artiste américain Gilbert Baker, pour les premières célébrations de la fierté gaie ; et en Italie devient le symbole de la paix. Lors de la pandémie, chaque jour, de nouveaux arcs-en-ciel se sont ajoutés et ils ont colorié le monde extérieur qui semblait s'assombrir et perdre ses nuances. Toutefois, le virus a fait ressurgir l'altruisme – voire se consacrer à autrui de façon désintéressée, sans rien attendre en retour – vital pour les questions environnementales et pour trouver une nouvelle voie vers l'avenir. La Covid-19 nous a enseignée à aimer ce qu'on a, autrement dit nous a rapppris l'amour pour le monde dans lequel nous vivions.

Avant la pandémie la Vallée d'Aoste a été engagée dans la promotion de manifestations en pleine nature, telle que *Musicastelle Outdoor*, un festival de musique en haute altitude, plongé dans l'ambiance la plus spectaculaire, afin de valoriser la beauté des paysages. Événements qui soutenaient le tourisme de la région.

Les montagnes ont toujours été l'un des symboles de la région Vallée d'Aoste, sur lesquelles s'appuie l'une des activités dominantes, voire le tourisme de montagne, qui a souffert de la crise sanitaire de 2020 à aujourd'hui. C'est pourquoi la création du site *Kalipé* au moyen

---

<sup>56</sup> G. Cette, O. Galland, « *Le choc du coronavirus va transformer nos sociétés. Mais comment ?* », *Telos*, 3 avril 2020, en ligne : <https://www.telos-eu.com/fr/societe/le-choc-du-coronavirus-va-transformer-nos-societes.html>. Dernière consultation : 27 février 2022.

<sup>57</sup> Laurent Berger, « *Premières leçons de la crise* », *Terra nova*, 27 mars 2020, en ligne : <https://tnova.fr/societe/sante/premieres-lecons-de-la-crise>. Dernière consultation : 27 février 2022.

duquel nous avons créé un parcours littéraire virtuel dans les Alpes – voire dans un lieu aujourd’hui menacé – de la Vallée d’Aoste, afin que les visiteurs, les voyageurs et les randonneur dès que les restrictions cesseront, puissent, d’abord, retourner à parcourir le long de nos sentiers, en plongeant dans l’ambiance des récits des auteurs – aussi bien les plus connus que les moins célèbres, ou oubliés – qui ont fréquentés, vécus, décrits nos montagnes et qui ont écrit leur histoire, dont ils ont peut-être même lu pendant le confinement dû à la pandémie du Covid-19, et ensuite, redécouvrir, aimer et respecter ces territoires qui nous ont manqué lors du confinement. On cherchera ainsi à ramer le monde au plaisir de la lecture, qu’au fil des ans, malheureusement, a connu un considérable manque d’intérêt, à savoir une diminution du nombre de lecteurs, étant donné que nous vivons dans une époque où les randonneurs sont toujours plus équipés de GPS et de smartphones, et ils semblent avoir oublié l’amour pour la lecture, afin de rappeler encore une fois l’histoire qui a marqué notre territoire et de sensibiliser le public aux questions d’actualité.

### 3.4 Pour une nouvelle manière de voyager : *Kalipé*

Le nom du site s’inspire du mot *Kalipé*, terme employé dans l’Himalaya pour s’adresser aux gens tournés vers les montagnes. En particulier, il s’agit d’un souhait dont le sens est celui de pouvoir marcher toujours lentement. En effet, en montagne, de tout temps, on trouve deux attitudes : l’athlétisme, à savoir la hâte d’atteindre le plus vite possible le sommet, en dépassant tous les limites, et la détente, voire le regard attentif à tout ce qui l’entoure, afin de pouvoir l’admirer, le connaître et s’en emparer. L’art de se promener est un geste qui devient familial dès l’enfance, cependant, apprendre à marcher le long des sentiers est un objectif pas facile à conquérir. Pour l’atteindre il faut devenir humbles et petits, face à la grandeur des montagnes ; ce qui peut être vraiment difficile puisque la montagne donne le sentiment de faire partie d’un ensemble bien plus grand. Toutefois, comme le dit Reinhold Messner « En montagne il faut régresser, il n’y a pas de place pour la hâte. Il faut retourner à la stase et ensuite se déplacer. Dans les montagnes, il n’y a rien à conquérir, il n’y a qu’à se laisser conquérir<sup>58</sup> ». C’est la raison du choix du titre pour le site : un vœu à avoir toujours un œil attentif lors les voyages en montagne pour se rappeler la beauté et la singularité de ces territoires qui, malheureusement,

---

<sup>58</sup> Reinhold Messner, *La montagna raccontata a mia figlia*, en ligne : <http://www.vita.it/it/story/2016/07/18/reinhold-messner-la-montagna-raccontata-a-mia-figlia/68/>. Dernière consultation : 2 mars 2020.

aujourd'hui, sont en train de disparaître, emportant une partie importante de la culture des Alpes ; et une invitation à la flânerie, à la découverte des émotions évoquées par les montagnes à garder dans le cœur. On pourra ainsi s'apercevoir de ce qui nous entoure et d'en faire partie. Il faudra s'interroger sur le regard que nous portons sur le monde, se rendre capable de regarder, apprendre à voir le monde et à percevoir l'époque. Comme le disait Bram Van Velde « Ce n'est pas facile de voir. Il faut même un certain courage. On ne l'a pas tout le temps<sup>59</sup> ». Regarder et voir, c'est pas pareil. En effet, on voit les objets qui se présentent aux yeux et on regarde ce qu'excitent la curiosité. On regarde souvent sans voir et on voit souvent sans regarder. Regarder suppose un acte de volonté. La montagne exigera toujours du courage de la part des hommes : d'un côté, évidemment, pour ce qui concerne la promptitude nécessaire pour faire face aux dangers propres du territoire, et d'autre côté pour admettre et prendre conscience d'être coupable des dommages – l'humain est la plus grande menace pour l'environnement, car il est maintenant capable de consommer quelque ressource de la nature sans limite – qui sont en train de modifier les Alpes.

Le site web a été créé dans une optique de promotion : d'ailleurs, la finalité est celle de promouvoir le territoire et l'histoire des Alpes à partir des livres, afin d'attirer de nouveaux touristes, plus curieux et respectueux. En particulier, le site est consacré à la présentation d'un parcours littéraire qui conduit le lecteur-voyageur à la découverte des hommes et des femmes qui ont écrits l'histoire des Alpes, en suivant les voyages les plus célèbres, accomplis par les héros qui se sont aventurés parmi les cimes blanches.

Le site se caractérise par une visée à la fois promotionnelle et informative. D'abord, on peut souligner l'aspect informatif, c'est-à-dire représenter et prospecter : en effet, le site dédie une section à la présentation de certains hommes et femmes célèbres pour leurs ascensions dans les Alpes de la Vallée d'Aoste : Horace-Bénédict de Saussure, Jacques Balmat, Henriette d'Angeville, Marie Paradis, Joseph Vallot, Frederick Mummery, Guido Rey, Giusto Gervasutti, Walter Bonatti, Catherine Destivelle, Gaston Rébuffat, Gian Carlo Grassi, Quintino Sella, Patrick Gabarrou, Edward Whymper. De plus, le site propose une série de livres de ces auteurs qui ont marqué l'histoire de la montagne : *Relation d'un voyage aux Glacières de Savoie en l'année 1741* de William Windham, *La Nouvelle Héloïse, Lettres de deux amants, habitants d'une petite ville au pied des Alpes* de Jean-Jacques Rousseau, *Voyage pittoresque aux glacières de Savoie fait en 1772* d'André-César Bordier, *Itinéraire de Genève, Lausanne, Chamouni, Description des glacières et amas de glace du Duché de Savoie, Nouvelle description des*

---

<sup>59</sup> Pierre Schneider, *Les dialogues du Louvre*, Adam Biro, Paris 1991, p. 230.

*glacières*, et *Description des cols: ou passages des Alpes* de Marc-Théodore Bourrit, *Les Voyages dans les Alpes* de Horace-Bénédict de Saussure, *Obermann* de Senancour, *Alpes et Pyrénées*, *Fragment d'un Voyage aux Alpes* de Victor Hugo, *Jocelyn* de Lamartine, *La Montagne* de Jules Michelet, *Les Lettres d'un Voyageurs* de George Sand, *Les Vacances du lundi : tableaux de montagnes* de Théophile Gautier, *Impressions de voyage. Suisse* de Alexandre Dumas, *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France* de Charles Nodier, *Scrambles amongst the Alps in the years 1860 – 1869* de Whymper, *Peaks, passes and glaciers* publié par l'Alpine Club, *Travels through the Alps of Savoy and other Parts of the Pennine Chain : with observations on the Phenomena of Glaciers* et *Occasional Papers on the Theory of Glaciers* de James Forbes, *The Glacier of the Alps* de John Tyndall, *Matériaux pour l'étude des glaciers* de Dollfus-Ausset, *Études sur les glaciers* de Louis Agassiz, *Le massif du Mont Blanc. Étude sur la constitution géodésique et géologique sur ses transformations et sur l'état ancien et moderne de ses glaciers* de Le Viollet-le-Duc, *Above the snow line* de Clinton Thomas Dent, *L'Alpinisme acrobatique* de Guido Rey, *Ascensions dans les Alpes* de Giusto Gervasutti, *Magie du Mont-Blanc* et *Montagnes d'une vie* de Walter Bonatti, *Le Carnet Vert* de Henriette d'Angeville, *Une ascension romantique en 1838 : Henriette d'Angeville au Mont-Blanc* de Emile Gaillard, *Premier de Cordée* de Roger Frison-Roche, *The Story of Mont-Blanc* d'Albert Smith, *Les fastes du Mont-Blanc* de Stéphen d'Arve, *Le Mont-Blanc* de Charles Durier, *The Annals of Mont-Blanc* de Charles Edward Mathews. Chaque livre est relié, par un lien, à une page numérique qui offre la possibilité de lire le texte en ligne ou bien de l'acheter. Encore, le site accorde une partie à la présentation de l'écocritique littéraire, à la géocritique et à la géopoétique. Enfin, il consacre une section aux projets de recherche et de coopération territoriale et aux institutions consacrés au développement durable des régions alpines.

Ensuite, on peut relever l'aspect promotionnel, c'est-à-dire communiquer et mettre en marché : le site suggère des étapes à parcourir pour aller voir le Mont Blanc, pour visiter le *jardin botanique Saussurrea* et pour plonger dans le plaisir de la lecture. La page numérique est également dotée d'une carte interactive qui montre, à travers *Google Earth*, les montagnes protagonistes des aventures, dont les livres racontent.

En outre, le site offre la possibilité aussi aux plus petits de lire de courtes histoires à propos des hommes et des femmes qui ont écrit l'histoire de nos montagnes, afin d'attirer même les plus jeunes.

Effectivement, le site s'adresse aux amateurs de culture, d'histoire, de littérature, du sport, de nature, de montagne et aux lecteurs, les plus grands aussi bien que les plus petits, à

condition qu'ils connaissent la langue française. En effet, le site web n'est pas traduit dans autres langages. Cependant, il est faux de penser que le site soit clos vers deux nationalités, vu que l'objectif est d'attirer de nouveaux visiteurs de tout le monde.

Le site emploie des stratégies de communication vis-à-vis de son lecteur, avec l'objectif de l'impliquer et de l'attirer vers l'offre touristique. D'abord, le discours s'adresse aux touristes à l'aide de la deuxième personne plurielle «vous », qui souligne la relation avec le lecteur, à savoir on vouvoie constamment le lecteur.

La syntaxe, également, révèle une visée promotionnelle et communicationnelle, interactive du discours. En effet, le site vise à convaincre le lecteur à participer activement, à travers l'emploi de différentes stratégies communicationnelles, telles que l'impératif et les phrases interrogatives rhétoriques et exclamatives qui jouent sur l'émotion des touristes. En plus, le site adopte un langage qui s'appuie sur la concision, proche à l'idée du slogan publicitaire, dans le but d'assurer la transmission de messages clairs et efficaces, qui répondent aux rêves du touriste. En outre, pour ce qui concerne la ponctuation, les différentes parties du texte sont articulées sur des blocs de manière séparée et elles se caractérisent par des périodes peu complexes.

Au niveau du registre, le discours choisi emploie un registre familier pour s'approcher et s'adresser aux touristes, les plus grands mais aussi les plus petits. Autrement dit, le registre est cohérent avec le profil du touriste auquel on s'adresse, c'est-à-dire un ensemble très vaste et varié de touristes : grands et petits, détente et sportifs, lecteur et lectrice, en famille, entre amis ou en couple, voire tous ceux qui souhaitent redécouvrir et revivre les Alpes de la Vallée d'Aoste.

À l'égard de la communication touristique, le site emploie des imaginaires culturels construits à l'aide des éléments discursifs qui révèlent aux yeux du lecteur un imaginaire conçu pour promouvoir le territoire. En particulier, le site relève la construction d'un imaginaire du Mont Blanc – situé dans une position au carrefour d'influences diverses, voire à la frontière entre la France et l'Italie – caractérisé par l'idée d'exceptionnalité et unicité, d'un lieu désireux d'être découvert par les touristes, d'un lieu où la nature s'entremêle avec le patrimoine culturel et historique. En effet, les stratégies discursives employées mettent l'accent sur la beauté de ses paysages grandioses et font apparaître, aux yeux des lecteurs, ce massif en tant que lieu où découvrir des endroits et des histoires incontournables et où vivre des émotions magiques. D'ailleurs, pour le charme que le Mont Blanc exerce depuis longtemps, on a choisi son image pour la première page du site.

Pour ce qui concerne le logo du site nous avons dessiné une montagne à côté d'un arc-en-ciel, en tant que symbole d'espoir – en se référant à la banderole « Tout ira bien » accrochées sur les balcons, dès l'annonce du confinement en mars 2020, pour communier dans la positivité face à une situation difficile – pour ces lieux aujourd'hui menacés.

Bien consciente que le site pourra être amélioré, que le parcours littéraire virtuel devra être élargi et perfectionné, et que nous pourrions demander la collaboration à certaines institutions, telle que *Montagna Sicura* pour ce qui concerne les mises à jour actuel de l'état des montagnes, nous espérons avoir proposé un projet innovateur et stimulant pour l'idée.

### 3.5 Sensibilisation des jeunes envers les Alpes : projet éducatif

À l'école, dès leur plus jeune âge, les enfants apprennent la géographie à l'aide d'objets, notamment les mappes et les cartes, dont l'aspect graphique répond à des critères préétablis : le vert des plaines, le bleu des mers, des océans et des fleuves et le marron des montagnes, ces dernières perçues en tant que barrières délimitant ou protégeant le territoire.

Toutefois, si depuis toujours on a étudié la géographie et l'histoire, on n'a jamais ressenti le désir de consacrer une partie du programme à l'évolution de nos montagnes. Pourtant, les Alpes font partie de notre patrimoine culturel au même titre de l'histoire des romans, pour citer un sujet qu'on étudie dans toutes les institutions de la Vallée d'Aoste.

La relation entre les enfants et la nature est forte depuis toujours. Dans l'imaginaire collectif, l'enfant est souvent perçu comme proche de la nature ; c'est l'image de « l'enfant naturel » développée par Julia Hoffmann, qui justifie l'intérêt de l'écocritique en littérature de jeunesse.

Cependant, au XXI<sup>e</sup> siècle, voire au moment où l'écologie et les préoccupations environnementales s'imposent sur la scène publique, la relation nature, enfant et adulte a subi des changements : si d'abord l'enfant était éduqué pour être un « bon adulte », maintenant son objectif est de ne plus faire comme les adultes, qui sont les responsables de l'état dans lequel la planète se trouve actuellement, mais il doit protéger une « nature en péril<sup>60</sup> ». C'est à lui de « réinventer et de réenchanter le monde de demain<sup>61</sup> ».

---

<sup>60</sup> PRINCE, « Préambule. Éco-graphies pour la jeunesse : quand lire, c'est faire », dans PRINCE & THILTGES, dir., *Eco-graphies. Écologie et littératures pour la jeunesse*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes 2018, coll. « Interférences », p. 15.

<sup>61</sup> *Ibidem*.

De plus, puisque le rapport à la nature résulte des expériences ayant eu lieu aussi pendant l'enfance, il est fondamental de souligner le rôle des plus petits dans le développement d'une relation à la nature : ce sont ces expériences d'enfance qui constituent l'identité, en forgeant le rapport à l'environnement. Ces connexions à la nature pourraient soulever des leviers de sensibilisation.

À ce sujet, le projet que nous avons proposé pendant les cours d'adaptations, c'est-à-dire lors d'une présence simultanée de l'enseignant de langue française et de l'enseignant d'arts plastiques, s'est développé. En particulier, à l'aide de certains élèves, parmi lesquels aussi deux élèves BEP (Besoins Educatifs Particuliers), fréquentant la 5<sup>e</sup>, et de leur enseignant de soutien, nous avons créé une bande dessinée numérique, lisible à travers un lien sur le site *Kalipé*, avec la plateforme *Book Creator* – en développant aussi des compétences technologiques – qui raconte l'ascension au Mont Blanc de Jacques Balmat et Michel-Gabriel Paccard. Ce travail a été envisagé avec l'attention de faire connaître aux élèves du collège l'histoire et l'évolution des montagnes, qui encerclent la Vallée d'Aoste, voire leur territoire, et qu'on n'étudie pas à l'école, et les menaces potentielles pour l'environnement, lesquelles pourrions détruire une partie d'histoire et de culture de la région. En particulier, l'activité vise à inscrire la lecture dans les pratiques culturelles des élèves et à développer leur approche à l'environnement. Du reste, la nature a souvent été le point de départ de l'histoire et le moteur des aventures.

Nous avons décidé d'axer le projet sur l'apprentissage coopératif, en tant qu'activité ouverte à tous, aussi aux élèves nécessitant d'un plan éducatif individualisé, afin de promouvoir aussi la coopération. Nous avons, donc, choisi d'adopter la méthodologie du *Cooperative Learning*, à savoir la méthode d'enseignement à travers laquelle les élèves apprennent en petits groupes, en s'aidant mutuellement. L'enseignant a joué le rôle d'organisateur de l'activité et elle a créé un climat relationnel positif, transformant l'apprentissage dans un processus de réalisation des objectifs qui demandait la contribution de tous. Autrement dit, elle s'est limitée à proposer les supports, à stimuler l'écriture et le dessin, à signaler les divergences et à vaincre les difficultés.

Pour ce qui est des élèves, ils ont été divisés en deux groupes : le premier s'est dédié aux dessins, en raison de leurs aptitudes artistiques, et le second s'est dévoué aux parties écrites, en faisant preuve de leurs compétences linguistiques.

Grâce à ce travail, les élèves ont eu l'occasion de s'identifier aux héros des romans. Ils ont coopéré pour transmettre les valeurs de la montagne aussi aux plus petits. Autrement dit, ils ont fait de la célèbre histoire de Jacques Balmat et Michel-Gabriel Paccard un moyen de persuasion adressé aux lecteurs plus jeunes. Ceux-ci seront invités à connaître, d'abord, les

aventures qui se sont déroulées dans le cadre des Alpes, et ensuite à réfléchir sur la surexploitation actuelle de ces lieux. Le lecteur devient ainsi, comme le narrateur, un héros aventureux et un sauveur de la nature. En promouvant l'apprentissage de l'histoire des Alpes, nous voudrions susciter l'attachement nécessaire pour conduire à l'action.

C'est ainsi que le projet éducatif de réalisation d'une bande dessinée révèle, avant tout, la finalité didactique du site *Kalipé*, à savoir celle d'instruire, d'informer et d'enseigner, de transporter et de transmettre des savoirs, notamment l'histoire des Alpes ; mais aussi celle touristique, en attirant de nouveaux visiteurs, des excursionnistes, des résidents aussi bien que non-résidents, des adultes et des enfants.

### 3.6 L'importance des livres

Tout commence par la lecture d'une histoire par les parents : le bébé, dans le berceau, écoute la voix de maman et de papa et, inconsciemment, il commence à développer ses capacités cognitives. Autrement dit, les livres, en tant que réservoir du savoir, jouent un rôle fondamental depuis l'enfance. Avant tout, la lecture développe l'imagination dès leur plus jeune âge. Les histoires font voyager, rêver, enrichir leur curiosité et leur créativité, à savoir la lecture conduit l'enfant vers un monde de curiosité, d'imagination et de plaisir. Cependant, s'il est vrai qu'une histoire sans images éveille et stimule leur cerveau – lequel reproduit les visages, les actions et les odeurs décrits par l'écrivain –, il est également vrai qu'il faut des images pour attirer leur attention, du moment que les lettres et les phrases leur nécessiteraient trop d'énergie pour qu'ils puissent apprécier le récit. C'est pourquoi pour répandre l'histoire des Alpes chez les plus petits nous avons pensé de créer une bande dessinée. De cette façon, nous avons ainsi encouragé la créativité des élèves en leur faisant dessiner des scènes du récit.

De plus, les livres développent la connaissance et la culture : les livres sont la mémoire de l'histoire ; les grands événements sont racontés pour ne pas être oubliés. Les agents secrets, les super-héros, les chevaliers et les aventureux sont des personnages qui ont marqué les époques, et que les enfants, et les adultes aussi, prendront pour modèle, pour s'identifier et tracer leur propre histoire. C'est ainsi qu'à travers la narration de la vie quotidienne et des péripéties, les lecteurs découvriront le sens de leur existence et le sens du monde qui les entoure, et que leur esprit critique et d'analyse se développera.

En outre, la lecture enrichit le vocabulaire : elle développe une certaine compétence linguistique, sémantique et syntaxique au niveau de l'écrit ainsi que de l'oral.

Encore, si d'un côté lire un livre accroît la concentration, surtout des enfants – pour comprendre ce qu'on lit, on est obligé à n'être concentré que sur le contenu de la page, oubliant le monde qui nous entoure –, de l'autre côté la lecture permet de s'évader au quotidien : en plongeant dans l'ambiance d'un livre, on part pour un monde inconnu où les ennuis quotidiens et les tracasseries sont interdits.

Cependant, de nos jours, de nombreux jeunes et adultes détestent lire. Mais est-ce qu'on réfléchit suffisamment sur la raison qui nous amène à lire ? Bien sûr, pour aimer la lecture, il faut aimer ce qu'on est en train de lire, surtout si on est petits : si la lecture n'est qu'un exercice ou une activité obligatoire, elle n'aura probablement pas d'impact important et elle demeurera une expérience sèche et ennuyante. C'est pourquoi la nécessité de proposer un choix de lecture qui prend en compte les intérêts des lecteurs.

Toutefois, la désaffection envers la lecture est due au développement de nouvelles technologies dans notre société. Nous sommes dans l'ère du High-Tech : la technologie a envahi le monde entier et le quotidien à une vitesse exponentielle, sans que l'on s'en est rendu compte. D'ailleurs, la technologie est petit à petit entrée dans les entreprises, puis dans les foyers. Il y a encore une vingtaine d'années, avoir deux télévisions était presque un luxe. Aujourd'hui, non seulement cela n'a rien d'extraordinaire, mais avec l'essor des ordinateurs, des portables, des tablettes, des smartphones et des consoles, il n'est pas rare qu'un foyer compte près d'une dizaine d'écrans ou voir les adolescents collés tout le jour sur les écrans. Du reste les outils technologiques sont devenus incontournables dans la vie éducative des jeunes, même à l'école : la plupart des institutions disposent d'un TBI, des ordinateurs et des tablettes. Effectivement, les ados – certains adultes aussi – partagent moins en moins de temps en famille et ils sont toujours plus déconnectés de la réalité. Ils ont fait de leur petit écran et du web leur nouveau monde. Ils y consacrent de longues heures, ce qui affecte leur sommeil, leurs performances cognitives, leurs capacités de concentration et de mémoire. À cette allure, on ira vers une dépendance quasi totale. Sûrement, d'ici 2030, le monde ne ressemblera en rien à celui d'aujourd'hui.

Il est également vrai que la technologie, d'une part, a développé et amélioré la recherche dans plusieurs domaines, tel que le secteur médical – aujourd'hui il est possible de soigner beaucoup plus de pathologies et de maladies en raison des progrès technologiques médicaux –, et a permis de gagner de temps au travail – elle permet de travailler plus rapidement ou de travailler à la maison, grâce au télétravail, comme lors de la pandémie du Covid-19 –,

mais de l'autre partie, elle a modifié l'organisation de la vie personnelle des individus de nos jours, en devenant aussi une menace pour leur vie privée. C'est pourquoi, bien qu'elles participent à améliorer le quotidien et les activités dans différents aspects et secteurs, les innovations technologiques suscitent encore des craintes.

La montagne aussi a été envahie par la technologie : on l'a dit, de nombreuses structures ont été construites pour favoriser l'accès à tout type de touristes. Pourtant, l'être humain a oublié que la montagne a toujours été un lieu immense et fragile en même temps. Aujourd'hui, les retombées du changement climatique sur le paysage alpin devraient inquiéter le monde. L'homme hanté par la technologie a perdu les valeurs de ces lieux : si avant on allait à la montagne pour tomber émerveillés face au coucher du soleil, maintenant le but n'est que de publier une photo sur les réseaux sociaux. Dans une époque comme celle-ci, il est désormais impératif de rappeler que la montagne est la scène privilégiée sur laquelle on devrait agir pour un avenir meilleur. Heureusement, de nos jours, de nombreux écrivains s'engagent dans la rédaction des œuvres consacrées aux questions environnementales.

Le 11 décembre, lors de la journée internationale de la montagne, au Fort de Bard, Luca Mercalli a présenté son livre *Salire in montagna. Prendere quota per sfuggire al riscaldamento globale*. L'écrivain a réfléchi sur la nécessité de trouver un équilibre entre une montagne surexploitée d'un tourisme de masse et une montagne dépeuplée, abandonnée et négligée, en invitant à ne pas faire de la montagne « une nouvelle banlieue ». La montagne ne peut plus être considérée comme un lieu à attaquer en tongs. À cet égard, selon Mercalli, la technologie méprisée pourrait venir en aide, car le télétravail deviendrait, alors, indispensable pour apporter en montagne une grande quantité de professions, comme les intellectuelles, qui peuvent être exécutées simplement avec un ordinateur. De cette façon on pourrait vivre jusqu'au bout la montagne, laquelle arrêterait de n'être qu'un lieu de vacances.

Toutefois, apporter trop d'innovations technologiques en hauteur pourrait s'avérer néfaste : à ce propos, Carola Carpinello réplique dans l'article « Pila-Cuis : ovvero come giustificare con il riscaldamento climatico la cementazione della montagna », « le choix de réaliser une nouvelle télécabine Pila-Cima Couis (2.723 m. slm) augmentera la dévastation de l'environnement<sup>62</sup> » ; le projet prévoit une déforestation considérable et la création d'une station en haut avec un gros restaurant panoramique.

---

<sup>62</sup> Carola Carpinello, « Pila-Cuis : ovvero come giustificare con il riscaldamento climatico la cementazione della montagna », *Spazio pubblico, Montagna risorsa finita*, en ligne : [https://spaziopubblico.info/wp-content/uploads/2022/01/ADU\\_SP1\\_2022\\_montagna-download.pdf](https://spaziopubblico.info/wp-content/uploads/2022/01/ADU_SP1_2022_montagna-download.pdf). Dernière consultation : 27 février 2022.

En novembre 2021, le Pacte pour une Vallée d'Aoste plus durable à 2030 a été signé : on visera à coopérer au développement d'une « Vallée d'Aoste plus verte », à la décarbonisation, à la protection de la biodiversité et à la lutte contre le changement climatique.

L'histoire de l'homme est l'histoire de lieux, lieux explorés, lieux conquis, lieux habités. Lieux qui ont contribué à construire des langages, et à travers les langages des histoires, et à travers les histoires mythes et identités, qui ont été écrits sur de nombreuses pages des livres. Parmi les lieux les plus difficiles, que l'homme a réussi à rejoindre et à dépasser la limite, il y a la montagne, qu'aujourd'hui exige une évolution d'attitude de la part de tous. La déclaration de Lorenzo Milani lisible sur *Lettera a una professoressa*, nous mène beaucoup à réfléchir : « Ho imparato che il problema degli altri è uguale al mio. Sortirne tutti insieme è politica. Sortirne da soli è avarizia ». N'est qu'en agissant tous ensemble qu'on sera de nouveau libres. L'homme a été chargé de protéger l'environnement : la protection de la montagne n'est pas réservée aux collectivités locales ; il s'agit d'un droit moral vers les générations à venir, il relève les biens communs, à savoir un patrimoine de l'humanité. C'est la raison pour laquelle il faut miser sur le facteur culturel plutôt que sur celui économique. Le concept principal reste celui de conservation, voire savoir reconnaître la valeur d'une ressource, telle que la montagne. Il faut promouvoir une conscience collective et la transmettre aux générations futures.

Toutefois, depuis longtemps, nous continuons à traiter les symptômes au lieu de la maladie. De ce passage, les dommages environnementaux seront irrémédiables.

À ce titre, nous croyons que l'issue la plus prometteuse est celle de l'éducation qui peut s'appuyer sur la lecture, qui doit se cultiver en premier lieu depuis tout petits dans la famille à travers les livres, lesquels mèneront les lecteurs à faire l'expérience de la réalité, en découvrant ses émotions et ses sentiments, ainsi que rêver un monde meilleur. La lecture devient ainsi un véritable levier de sensibilisation envers ces territoires, aussi auprès du jeune public. Grâce aux mots, les livres s'animent en faisant plonger l'humain dans une nouvelle réalité, à préserver : c'est ainsi que lire rétablit le lien entre l'homme et la nature, notamment la montagne.

C'est le but du site conçu, qui exploite la technologie pour ouvrir à une redécouverte de l'environnement, et qui découle de la coopération humaine, dans notre cas celle des élèves.

## Conclusion

Axée sur la relation entre littérature et environnement naturel, l'écocritique, voire la critique littéraire dont le but est celui d'analyser la composante écologique dans les œuvres littéraires, connaît un essor important depuis deux décennies. D'ailleurs, la diffusion du discours environnemental a contribué à répandre aussi dans le domaine littéraire une attention envers les questions écologiques. La littérature s'est avérée capable de donner une idée de la complexité de la nature grâce à la complexité de ses structures linguistiques, en montrant la relation entre l'humain et le monde qui l'entoure. À cet égard, elle devient un réservoir de savoir et de connaissance.

Aujourd'hui, lorsqu'on aborde la question de l'environnement, c'est surtout pour montrer comment les catastrophes écologiques dégradent la planète et pour souligner que la défense de la nature fait partie des responsabilités envers les générations à venir. Plusieurs romans contemporains mettent en scène des personnages à la recherche d'une expérience en nature et du respect de la nature, tels que *Dans les forêts de Sibérie* de Sylvain Tesson (2011), *Continuer* de Laurent Mauvignier (2016), *Le Grand Jeu* de Céline Minard (2016), *L'Homme des haies* de Jean-Loup Trassard (2012) et bien d'autres. Toutefois, comme nous l'avons montré au cours de notre étude, ces sujets ne sont pas nouveaux, les textes littéraires ont toujours interrogé la place des humains et non humains dans le monde, mais c'est la prise de conscience d'une accélération de l'impact de l'homme sur la nature qui invite à une relecture écocritique de ces récits. Comme l'écrit Bruno Latour dans *Face à Gaïa* « tout change dans la manière de raconter des histoires : le nouveau régime climatique est aussi un nouveau régime littéraire<sup>63</sup> ». La planète représente l'être vivant appartenant à un écosystème et pour se maintenir, elle a besoin d'un espace soutenable dans un milieu écologique.

L'intérêt des écrivains, envers les questions environnementales, a conduit à la naissance d'un nouveau genre : au milieu des années 2000, Dan Bloom, ancien journaliste et professeur d'anglais, a inventé le genre mitoyen entre science-fiction et littérature dystopique, appelé « Climate fiction ou cli-fi », pour désigner un récit qui explore les conséquences des changements climatiques. Selon le critique, sa volonté de répandre l'urgence des questions environnementales remonte après la lecture du roman *L'ultima spiaggia* de Nevil Shute, où un horrible scénario postapocalyptique, à la suite d'un nuage radioactif, est présenté au lendemain

---

<sup>63</sup> Bruno Latour, *Face à Gaïa*, La Découverte, Paris 2015, cit. dans Christine Marcandier, « Littérature et écologie », hal\_02889475, 2019, p. 23.

de la Troisième Guerre Mondiale. Quelques années plus tard, une perturbation similaire touche l'écologiste britannique James Lovelock, qui raconte d'une population décimée à cause des problèmes climatiques. C'est pourtant ce qui persuade Dam Bloom que la seule façon de sensibiliser les gens c'est à travers la narration des histoires.

Dans ce sillage, la recherche renforce le fait que la littérature constitue un excellent conducteur pour éveiller la sensibilisation envers le monde naturel, en contribuant pleinement l'étude de l'écocritique. Du reste, l'espace a toujours influencé l'évolution du parcours narratifs des personnages mais aussi le sentiment des lecteurs.

Dans la première partie du travail, après avoir présenté la naissance de l'*écocriticism* et sa répercussion sur l'apparition de l'écopoétique, nous avons éclairci l'importance de l'environnement naturel, notamment les Alpes, et nous avons mis en lumière ses déclinaisons dans la littérature.

Dans la deuxième partie, après avoir constaté qu'un attachement à une vie en accord avec la nature est transversale à toutes les époques, nous avons montré que les problématiques environnementales d'aujourd'hui ne sont pas si récentes. Toutefois, pour une vie en harmonie avec la nature, pour rétablir le respect de l'environnement, pour rejoindre une prise de conscience écologique, une attention à l'histoire de ces territoires est nécessaire. Le lecteur doit mettre en cause son univers actuel, doit réorienter la société consumériste vers les valeurs défendues dans les romans – voire l'étonnement, la fascination, la beauté, le pittoresque – doit la convaincre de l'importance des montagnes dans l'histoire culturelle. Les lecteurs sont amenés à prendre conscience de l'état dans lequel la planète se trouve et à reconnaître que l'engagement envers la protection de l'environnement et le respect de la nature, valeurs défendues – même souvent inconsciemment – par les héros et les écrivains, sont justes.

Comme l'explique Barrau, « l'homme est un créateur de mythes et la société repose sur des récits fondateurs ; quel meilleur moyen, dès lors, que la littérature pour opérer un renversement ?<sup>64</sup> ».

Le poète peut réinventer la langue, l'écrivain peut redéfinir les possibles et remettre en cause l'inévitable. L'auteur peut, à travers la narration des histoires, donner de la voix à ceux qui ne l'ont pas, du moment que personne ne les écoute parce qu'ils ne sont que des simples citoyens. C'est grâce à l'empathie communiquée par la littérature qu'on fera prendre conscience de l'ampleur du changement climatique. Diffuser des messages à l'aide de la littérature sera le

---

<sup>64</sup> Aurélien Barrau, « Comment habiter maintenant la Terre ? », Grandes conférences liégeoises, Palais des Congrès de Liège, 11 janvier 2020, en ligne : <https://www.youtube.com/watch?v=v2V2qeoOjqE>. Dernière consultation : 2 mars 2020.

moyen pour convaincre le monde à modifier les modes de vie, afin de sauver la planète. En effet, *Humans are equally implicated and all equally affected*<sup>65</sup>. Comme le souligne Robert Macfarlane, « il faut désormais reconnaître que tout ce qu'on fait aujourd'hui aura un impact sur l'avenir ».

C'est ce que nous avons voulu aussi faire avec les élèves du collège. À travers l'histoire racontée par une bande dessinée, ils ont travaillé pour répandre un nouveau système de valeurs qui englobe également les montagnes, devenant le Candide représentatif de l'optimisme et de l'espoir d'un futur meilleur.

Comment pensons-nous pouvoir être sensible envers un monde que nous ne connaissons pas ? Ce n'est que grâce à l'étude de l'histoire qui a rendu si important les Alpes, que nous pourrions nous approprier d'un patrimoine si important et agir pour sa protection et son respect. La fascination et le plaisir – phénomène qui n'est pas du tout incompréhensible mais terriblement poétique – qu'on éprouve là-haut, loin de tout et de tous, où on aperçoit le minuscule et le gigantesque, où les éléments de la montagne, tels que l'air, l'eau, les nuages, le souffle du vent, les fleurs, les rayons du soleil acquièrent une nouvelle identité par rapport à l'environnement habituel, est suffisante pour entrevoir la poésie d'un monde, aujourd'hui en danger. À une époque, fascinante mais terrible – car si d'un côté le futur réside en nous, de l'autre côté l'humain possède maintenant le pouvoir de détruire la Terre – où l'urgence écologique se fait plus que jamais ressentir, l'intérêt envers les montagnes paraît donc essentiel. Il faut s'engager dans les solutions à mettre en place dans le quotidien et envisager l'avenir concrètement. C'est le plus grand défi de l'histoire de l'espèce. La Terre menace de disparaître, et les montagnes aussi. Il faut modifier la manière de penser, responsable des dégâts. La littérature devient le moyen pour encourager ce changement et pour tourner à voir briller et à faire renaître les Alpes, le plus grand jardin de l'Europe, qui, au cours des dernières années, ont perdu leurs spécificités : elles sont de plus en plus semblables aux modes de vie des villes. Mario Rigoni Stern écrit sur *Alp* : « le montagne muoiono nel momento stesso in cui diventano luogo deputato al turismo<sup>66</sup> ». Reinhold Messner, dans *Urgence ! Il faut sauver les montagnes*, lance un appel en faveur de la préservation de la nature sauvage en montagne, un écosystème fragile à cause de la multiplication des aménagements touristiques. En plus, il plaide une interaction durable et raisonnable avec le paysage alpin, afin que les générations futures

---

<sup>65</sup> Robert Macfarlane, « Generation Anthropocene: How humans have altered the planet forever », *The Guardian*, 1<sup>er</sup> avril 2016, en ligne : <https://www.theguardian.com/books/2016/apr/01/generation-anthropocene-altered-planet-for-ever>. Dernière consultation : 3 mars 2022.

<sup>66</sup> *Montagna e pianura: quali confini ?*, Atti dell'incontro omonimo. Filmfestival, Trento 30 avril 1996.

puissent faire l'expérience des montagnes en leur état naturel. À ce sujet, la mise en œuvre de solutions est inévitable si on souhaite encore pouvoir admirer la beauté des montagnes. Comme l'écrivait Marcel Proust, « le seul véritable voyage, le seul bain de Jouvence, ce ne serait pas d'aller vers de nouveaux paysages, mais d'avoir d'autres yeux, [...] »<sup>67</sup>.

L'histoire de la planète est un livre : un livre géant avec des drôles de pages, des événements malheureux et des beaux souvenirs. Un livre qu'il nous fait apprendre à lire et qu'il nous faut apprendre à lire. Cependant, nous l'avons dit, nous vivons dans une époque où la technologie a pris le dessus. À travers, la création du site *Kalipé*, dans lequel, en exploitant la logique *scroll*, de l'anglais *scrolling* – voire la possibilité de faire défiler une page sur l'écran –, on vise à faire découvrir et connaître ce paysage à ceux qui sont obsédés par toutes sortes d'outils technologiques, à leur proposer des livres à lire pour explorer l'histoire de ces territoires et pour faire ressurgir en eux l'amour perdu pour la lecture.

Toutefois, depuis quelques années il paraît toujours plus difficile de vivre ce que la page littéraire nous raconte. Les relations entre les hommes et la planète ne sont plus guère soutenables. Un effort d'information et d'éducation à l'environnement, sous toutes les formes, est indispensable. Autrement dit, un changement de comportement doit être stimulé avec différentes activités pratiques. Si les hommes ne parviendront pas à trouver un équilibre entre la façon dont la nature opère et la manière dont l'homme pense, tous les efforts pour sauver la grandeur, la beauté et la singularité de ces lieux restorons vains.

---

<sup>67</sup> Marcel Proust, *la Prisonnière*, Gallimard, Paris 1989, p. 69.

## Bibliographie

- AA.VV. « Implications of COVID-19 for the Environment and Sustainability », dans IGES, 14 mai 2020.
- Agassiz Louis, *Nouvelle études et expériences sur les glaciers actuels, leur structure, leur progression et leur action physique sur le sol*, Victor Masson, Paris 1847.
- Barry Martin, *Ascent to the Summit of Mont Blanc in 1834*, William Blackwood, Edinburg 1836.
- Chavanes François, *Albert Camus : « Il faut vivre maintenant »*, Cerf, Paris 1990.
- Del Bò Corrado, *Etica del Turismo, Responsabilità, sostenibilità, equità*, Carocci, Roma 2019.
- Dion Robert, « Critique littéraire », dans Paul Aron, Denis Saint-Jacques & Alain Viala (dir.), *Dictionnaire du littéraire*, PUF, Paris 2010, coll. « Quadrige ».
- Ferrari Marco Albino, *In viaggio sulle Alpi, Luoghi e storie d'alta quota*, Einaudi, Torino 2009.
- Forbes James, *Travels Through the Alps of Savoy and other Parts of the Pennine Chain: with observations on the Phenomena of Glaciers*, Adam and Charles Black, Edinburg 1843.
- Francou Bernard, Vincent Christian, *Quoi de neuf sur la planète blanche ? Comprendre le déclin des glaces et ses conséquences*, Glénat, Grenoble 2015.
- Gaillard Émile, *Une Ascension Romantique en 1838, Henriette d'Angeville au Mont-Blanc*, Lire Chambéry, France 1947.
- Grand-Carteret John, *La Montagne à travers les âges*, Librairie Dauphinoise Grenoble, Libraire Savoyarde, Moutiers 1903.
- Haeckel Ernst, *Generelle Morphologie der Organismen : allgemeine Grundzüge der organischen Formen-Wissenschaft, mechanisch begründet durch die von Charles Darwin reformirte Descendenz-Theorie*, Verlag von Georg Reimer, Berlin 1866, vol. 2.
- Latour Bruno, *Face à Gaïa*, La Découverte, Paris 2015, cit. dans Christine Marcandier, « Littérature et écologie », hal\_02889475, 2019.
- Le montagne di Buzzati fra vissuto e rappresentazione; montagne di vetro, di pietra, di carta*. Atti 14, Filmfestival Internazionale Montagna, Trento 1994.
- Locatelli Federica, « Poétiquement toujours, les *Écologiques* de Michel Deguy. Entretien, réflexions », *L'analisi linguistica e letteraria*, XXV, 2016.
- Locatelli Federica, *Les Alpes, singuliers spectacles*, EDUCatt, Milano 2019.
- Locatelli Federica, Rigat Françoise, *Les silences de la montagne. Littérature et discours alpins (XVIII<sup>e</sup> – XXI<sup>e</sup> siècles)*.

*Montagna e pianura: quali confini ?*, Atti dell'incontro omonimo. Filmfestival, Trento 30 avril 1996.

Perret Jacques, *Regards sur les Alpes*, Mont-Blanc, Italie 2011.

PRINCE, « Préambule. Éco-graphies pour la jeunesse : quand lire, c'est faire », dans PRINCE & THILTGES, dir., *Eco-graphies. Écologie et littératures pour la jeunesse*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes 2018, coll. « Interférences ».

Proust Marcel, *la Prisonnière*, Gallimard, Paris 1989.

Réan Vincenzo, *Préface, Monte Bianco, Evoluzione di un mito, 1397-1899*, Libreria antiquaria Art Point, Aosta 1996.

Roudier Jean-Paul, *Chamonix Mont-Blanc. Une vallée au destin d'exception*, Édition du signe, France 2012.

Rousseau Jean-Jacques, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, Garnier, Paris 1960.

Saint-Exupéry Antoine (de), *Le petit prince*, Gallimard, Évreux 2011.

Schoentjes Pierre, *Ce qui a lieu. Essai d'écopoétique*, Baptiste Lanaspèze (dir.), Wildproject, Marseille 2015.

Tyndall John, *The Glaciers of the Alps, being a narrative of excursions and ascents, an account of the origin and phenomena of glaciers, and exposition of the physical principles to which they are related*, Ticknor and Fiedls, Boston 1860.

Vallot Joseph, *Trois jours au Mont-Blanc. Cinq ascensions au sommet*, Club Alpin Français, Paris 1888.

Westphal Bertrand, J.-M. Grassin (dir.), *La Géocritique, mode d'emploi*, Presses universitaires de Limoges, Limoges 2000.

Worster Donald, *Les Pionniers de l'écologie. Une histoire des idées écologiques*, Sang de la terre, Paris 1992.

## Sitographie

Barrau Aurélien, « Comment habiter maintenant la Terre ? », Grandes conférences liégeoises, Palais des Congrès de Liège, 11 janvier 2020, en ligne : <https://www.youtube.com/watch?v=v2V2qeoOjqE>. Dernière consultation : 2 mars 2020.

Berger Laurent, « *Premières leçons de la crise* », *Terra nova*, 27 mars 2020, en ligne : <https://tnova.fr/societe/sante/premieres-lecons-de-la-crise>. Dernière consultation : 27 février 2022.

Carpinello Carola, « Pila-Cuis : ovvero come giustificare con il riscaldamento climatico la cementazione della montagna », *Spazio pubblico, Montagna risorsa finita*, en ligne : [https://spaziopubblico.info/wp-content/uploads/2022/01/ADU\\_SP1\\_2022\\_montagna-download.pdf](https://spaziopubblico.info/wp-content/uploads/2022/01/ADU_SP1_2022_montagna-download.pdf). Dernière consultation : 27 février 2022.

Cette G., Galland O., « *Le choc du coronavirus va transformer nos sociétés. Mais comment ?* », *Telos*, 3 avril 2020, en ligne : <https://www.telos-eu.com/fr/societe/le-choc-du-coronavirus-va-transformer-nos-societes.html>. Dernière consultation : 27 février 2022.

*GéoCulture – Le Limousin*, en ligne : <https://geoculture.fr/>. Dernière consultation : 15 février 2022.

Macfarlane Robert, « Generation Anthropocene: How humans have altered the planet forever », *The Guardian*, 1<sup>er</sup> avril 2016, en ligne : <https://www.theguardian.com/books/2016/apr/01/generation-anthropocene-altered-planet-forever>. Dernière consultation : 3 mars 2022.

Messner Reinhold, *La montagna raccontata a mia figlia*, en ligne : <http://www.vita.it/it/story/2016/07/18/reinhold-messner-la-montagna-raccontata-a-mia-figlia/68/>. Dernière consultation : 2 mars 2020.

*Vallée d'Aoste, site officiel du tourisme en Vallée d'Aoste*, en ligne : <https://www.lovevda.it/fr/base-de-donnees/8/itineraires-culturels/vallee-d-aoste/architecture-rurale-et-ethnographie-dans-la-basse-vallee-du-cervin/1862>. Dernière consultation : 18 février 2022.

*Vallée d'Aoste, site officiel du tourisme en Vallée d'Aoste*, en ligne : <https://www.lovevda.it/fr/base-de-donnees/8/itineraires-culturels/vallee-d-aoste/la-basse-vallee-d%E2%80%99aoste-et-ses-chateaux/1860>. Dernière consultation : 18 février 2022.

*Vallée d'Aoste, site officiel du tourisme en Vallée d'Aoste*, en ligne : <https://www.lovevda.it/fr/base-de-donnees/8/itineraires-culturels/vallee-d-aoste/aoste-la-ville->

romaine-antique-et-les-endroits-medievaux-au-charme-indeniable/1856. Dernière consultation : 18 février 2022.

Vanier Martin, « *Les Alpes et la pandémie : à corde tendue* », *Alpes Magazine* en ligne : <https://www.alpessmagazine.com/actualites/dessusdessous-bat-alpessmagazine.pdf>. Dernière consultation : 28 février 2022.

White Kenneth, *Le grand champ de la géopoétique par Kenneth White*, en ligne : [www.kennethwhite.org/geopoetique](http://www.kennethwhite.org/geopoetique). Dernière consultation : 4 novembre 2021.